LA REVUE
THÉATRALE

Nouvelle Série - N° 1
Prix : 1f 50 net
Etranger : 2f „ „

Caulin & Berger

GEISLER

# LE FIGARO

*GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES*

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand, de l'Académie française ;
Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche, Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay, Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant, Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet, Francis Jammes, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin, Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

*Le Figaro* publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

Les **Fives o'clock** offerts à ses abonnés, dans le grand hall du premier étage, par le *Figaro*, sont les réunions les plus appréciées par l'originalité de leurs programmes et le choix distingué des célébrités artistiques qui y prennent part.

## ABONNEMENTS DU " FIGARO "

**Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60** francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes.*
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
**Départements : 75** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes.*
— Six mois : **37** frs **50**. — Trois mois : **18** fr. **75.**
*On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie*
**Étranger** (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes.*
— — Six mois : **46** francs — Trois mois : **21** fr. **50**
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES**
à l'Hôtel du "Figaro", 26 Rue Drouot, PARIS

*Le* **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés du'n an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : **2** fr. net ; à l'Étranger : **2** fr. **50**.
Abonnement : **22** fr. ; Départements, **24** fr. ; Étranger, **28** francs).

*Le* **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur ; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : **3** francs net ; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

## COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

**Capital : 150 millions de francs entièrement versés.**

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère
Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.
Président du Conseil d'administration : M Mercet O. ✻.
Directeur général-Administrateur : M. Alexis Rostand O. ✻.

### OPÉRATIONS DU COMPTOIR

*Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Compte de chèques, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en province et à l'Étranger, Garde de titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.*

### LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Germain*, et dans les principales Agences.
Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

### BONS A ÉCHÉANCE FIXE

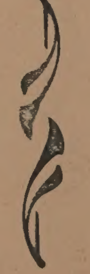
**Intérêts payés sur les sommes déposées**

| | |
|---|---|
| De 6 mois jusqu'à 1 an | 1 ½ % ; |
| Au delà de 1 an jusqu'à 18 mois | 2 % ; |
| Au delà de 18 mois jusqu'à 2 ans | 2 ½ % ; |
| Au delà de 2 ans | 3 %. |

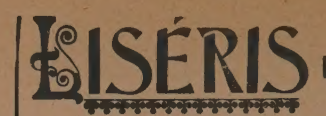
Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des « Bons d'intérêts » également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les « Bons de capital et d'intérêts » peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.





**CARMÉINE** — Pâte Dentifrice Hygiénique
LA MEILLEURE — LA PLUS AGRÉABLE,
110, Rue de Rivoli, PARIS




**DERNIÈRE CRÉATION**

***Le Parfum préféré des Élégantes***

**EAU de TOILETTE**

**Kananga-Osaka**

**d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.**
***Parfumerie V. RIGAUD, 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris***

BOIRE AUX REPAS

## VICHY-CÉLESTINS

en bouteilles et 1/2 bouteilles dans tous les Restaurants.

APRÈS LES REPAS 2 OU 3

## PASTILLES VICHY-ETAT

facilitent la digestion

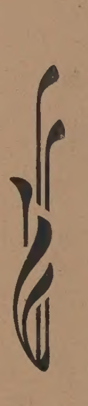


## GERMANDRÉE

**EN POUDRE ET SUR FEUILLES**

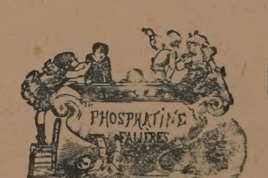
BREVETÉ — Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue, salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène* et *Beauté*. — S. G. D. G.

**Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR**
**MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS**



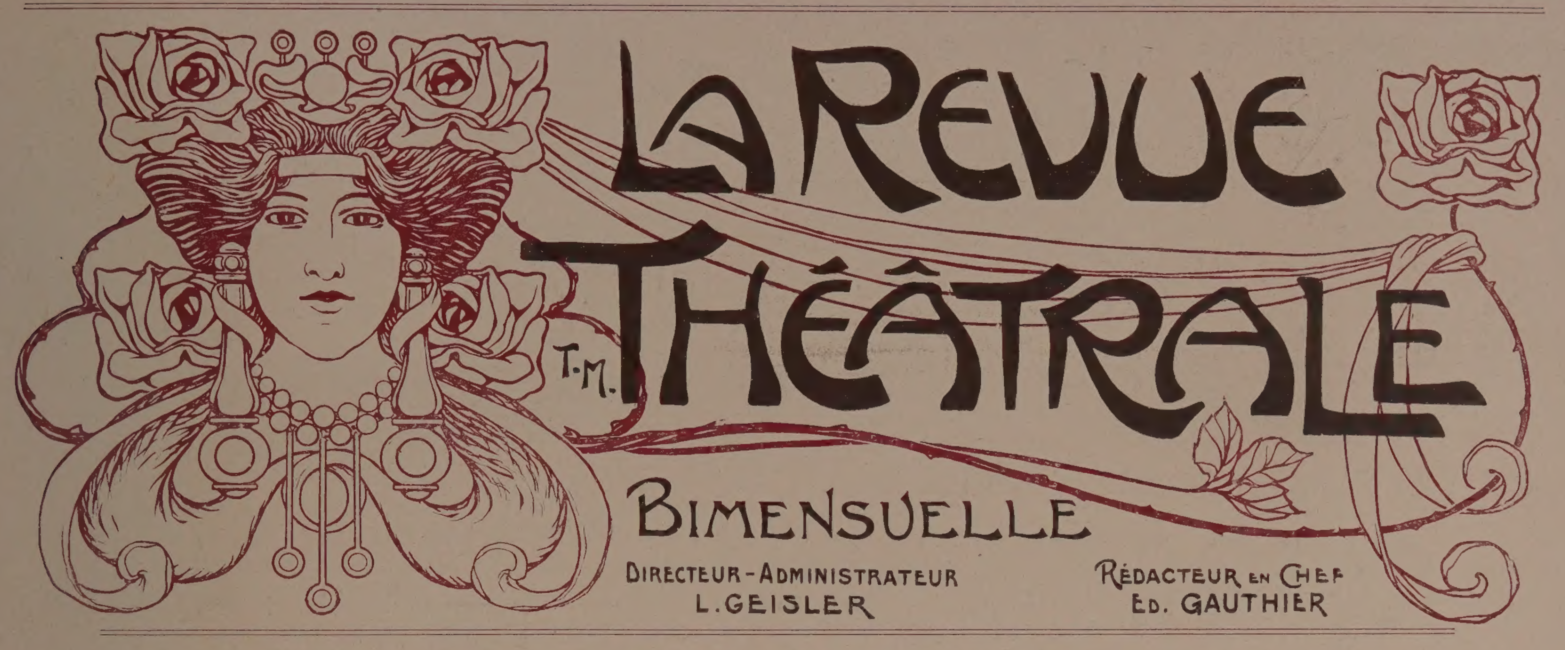



**Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900**
La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier**
**est le complement de tout bon repas**
EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.




**PHOSPHATINE FALIÈRES**

Aliment des Enfants




**Abonnements :**

Un an : Paris ............ 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Étranger ......... 48 fr.

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot. — Paris.

**Le Numéro**
France .................. 1 fr. 50
Étranger ............... 2 fr. »



# Bavardages de Théâtre

La redoutable question du « Trust des Théâtres » a jeté dans l'émoi, voici quelque temps, le monde des auteurs et des directeurs.

Le public s'en est, à vrai dire, très légèrement préoccupé et l'a jugée, sans doute, comme une simple querelle de ménage entre gens de métier. Le mot est d'ailleurs, à vrai dire, plus nouveau que la chose et ce n'est pas la première fois que se pose le problème des directions multiples.

Il se formule de la façon suivante : Y a-t-il, pour les auteurs dramatiques, un danger réel à ce que les principales scènes parisiennes soient, dans un délai donné, syndiquées entre les mains d'un groupe de capitalistes, qui en confieraient la direction à un ou plusieurs délégués ?

Il n'est pas douteux, théoriquement parlant, que les auteurs aient intérêt à reprendre, pour leur compte, l'adage classique : « Diviser pour régner ». La concurrence est l'âme de tous les commerces, même de celui très noble de M. Capus ou de M. Hervieu. Le « truster », qu'il monopolise les pétroles ou les théâtres, impose à son gré ses conditions et devient le maître du marché.

Voilà pourquoi la Commission des Auteurs, effrayée de l'ambition de MM. Richemont et Deval, a refusé de traiter avec eux, lorsqu'elle a su qu'ils avaient fait l'acquisition des Bouffes-Parisiens. La valeur exceptionnelle qu'elle leur reconnaît, et à juste titre, l'a précisément décidée à prendre contre eux ces précautions. Elle était assurée qu'ils réussiraient aux Bouffes, comme à l'Athénée et aux Folies-Dramatiques. Elle n'a pas voulu, comme disait M. Caro, « faire des Empereurs ».

Ces messieurs ont relevé le gant et, s'armant du refus qui leur a été opposé, intentent un procès à la Société des Auteurs. Ils le perdront.

Toute l'éloquence de leur éminent conseil, M. Waldeck-Rousseau, ne prévaudra pas contre cette vérité très simple : à savoir que la Société des Auteurs est toujours libre de ne pas traiter avec qui bon lui semble. Elle donne ou ne donne pas son répertoire, voilà tout.

On objecte que c'est mettre pratiquement les gens dans l'impossibilité de diriger : peut être, mais ce n'est pas notre affaire. De même que rien n'oblige un auteur à s'affilier à la Société, rien n'oblige un directeur à s'adresser, pour le choix de ses pièces, à ceux des écrivains qu'elle compte parmi ses membres. En droit, le résultat n'est pas douteux.

En fait, on peut se demander si la Commission a été bien inspirée. Elle a obtenu l'ajournement *sine die* de la réouverture des Bouffes, et plutôt que de les voir trop bien dirigés, elle a préféré ne pas les voir dirigés du tout. C'est un point de vue.

Ma conviction personnelle est que le danger d'un tel trust est imaginaire. Pour truster utilement les théâtres, il faudrait truster le succès, et j'en défie le plus malin.

Un directeur qui s'amuserait à présider aux destinées du Vaudeville, du Gymnase, de la Renaissance, de l'Athénée et des Bouffes, renoncerait bien vite à cet absurde petit jeu.

Et je vois la tête de ce Napoléon des théâtres, le jour où il se réveillerait pourvu de cinq beaux petits fours.

Or, ces choses là arrivent. Dans l'industrie qui nous occupe, plus que dans toutes les autres, l'habileté n'est rien sans la veine.

Voilà pourquoi le trust des théâtres est une simple utopie.

Paul GAVAULT.





# Chronique de Quinzaine



*A* CLUNY, *à l'*OPÉRA, *au* PALAIS-ROYAL, *chez* ANTOINE. — *Une représentation, à l'*ODÉON, *de l'*Iphigénie, *de M. Jean Moréas.* — AMBIGU, *la* Citoyenne Cotillon, *pièce en 6 tableaux, de MM. Ernest Daudet et H. Cain, 12 décembre.* — *A l'*ŒUVRE, *l'*Oasis, *pièce en 5 actes, de M. Jean Jullien, 14 décembre.* — THÉATRE SARAH-BERNHARDT, *la* Sorcière, *drame en 5 actes, de M. Victorien Sardou, musique de Xavier Leroux, 15 décembre.* — COMÉDIE-FRANÇAISE, *le* Dédale, *pièce en 5 actes, de M. Paul Hervieu, 19 décembre.* — OPÉRA-COMIQUE, *la* Reine Fiammette, *conte dramatique en 4 actes et 6 tableaux, de M. Catulle Mendès, musique de M. Xavier Leroux, 23 décembre.*

Alphonse Allais, Félix Galipaux, Paul Bonhomme, trois auteurs gais — et non des moindres — pour un seul vaudeville... On pourrait supposer que le *Monsieur la Pudeur*, imaginé par cette collaboration, dût être un type de théâtre capable de faire désirer un quatrième acte à l'action causée par l'outrance de sa manie doctrinale ou bien par la dissimulation de ses dévergondages polymorphes. Point. Nos trois auteurs ont poussé leur bonhomme dans les complications habituelles de Cluny où il n'a pu faire autrement que de lier partie avec le Commissaire de police, le Greffier de justice, les Demoiselles de joie et plusieurs autres impérissables truchements du genre, qui ont tôt compromis ses meilleures intentions, cela, malgré le bon vouloir d'acteurs avisés.

Ce *Monsieur la Pudeur* serait, d'après certains bruits qui circulent, une des dernières pièces jouées au vieux petit théâtre du boulevard Saint-Germain. Les actuels gérants de la fortune hésitante de ce lieu auraient été amenés à entendre des propositions tendant à l'instauration d'un music-hall chez eux. Le Moulin-Rouge, ou à peu près, avec son bruit, ses revues, ses chansons, ses « boucles » semi-mortelles, dériverait à Cluny.

L'Oasis.
M. Lugné-Po
(Le Commanda

On trouvera, ailleurs, le compte rendu de l'*Etranger*, de M. Vincent d'Indy, dont la représentation eut, à l'Opéra, un succès qui, dehors, rencontra l'hostilité de partis-pris armés contre le musicien et d'opinions inaptes à saisir la stricte intention psychologique du penseur idéaliste, qui ne voulurent percevoir dans l'action de celui-ci que du vague indéfini. L'élan de Vita, vers l'Etranger, n'est-il pas un fait profondément émouvant ? La naïve enfant dégagée, par l'amour, du triste milieu où elle vit, affectionne l'Inconnu, moins à cause de son étrange beauté charnelle qu'à cause de sa bonté sincère et simple. Elle devine en lui un héros de l'au-delà, et sa petite âme ne songe qu'à mourir dans son grand cœur. L'acte de cette enfant ne symbolise-t-il point ainsi les envolées que notre esprit prend, parfois, dans le Rêve et dans l'Idéal et qui déterminent les plus pures et les plus intenses émotions que nous puissions éprouver ? Tant pis pour ceux qui veulent n'avoir point d'âme...

Au Palais-Royal, les *Apaches*, ou l'erreur d'un vaudevilliste renommé ne persistèrent que peu de soirs, sous un titre dont le mélodrame et le bas concert avaient antérieurement épuisé la suavité. Par contre, chez Antoine, se prolonge le demi-succès d'un presque scandale affiché sous l'égide de la plus noble fonction féminine. *Maternité* n'a cependant que des mérites un peu particuliers. Au point de vue métier, c'est une pièce qui manque de vraisemblance à plusieurs reprises, sa forme s'insoucie des outrages qu'on peut infliger à la littérature, et son intention n'appartient guère à l'initiative du théâtre ; elle n'a, pour tenter la curiosité des gens, que la déplorable réputation qu'on lui a faite : c'est, d'ailleurs suffisant. Que l'on discute librement, à la scène, des imperfections, des fautes, et même, si vous voulez, des crimes de la Société, parfait ; mais qu'on n'y hasarde point la démonstration des tares les plus affligeantes de notre humanité moderne ! Sans cela, nous arriverions trop vite à connaître la légitimité des amours extra-naturelles et l'excuse de l'inceste. Laissons quelque chose à faire à nos petits-neveux...

Cl. Rev. Théât.



*L'Oasis.*
Mme Jane Villeneuve (Marie). M. Léon Pollet (Mohamed ben Moktar).

Cl. Rev. Théât.



M. Lecomte.

La représentation théâtrale organisée, à l'Odéon, au profit de la Caisse d'assistance des Associations des Journalistes républicains et parisiens, avait l'attrait d'un réel spectacle d'art. Son programme comportait l'*Iphigénie*, de M. Jean Moréas, avec adaptation de la musique d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck. On sait que cette tragédie fut, cet été, représentée à Orange, où elle eut un extraordinaire succès. Le Midi, qui s'emballe à fond au théâtre, souvent à cause de considérations un peu étrangères à l'œuvre vouée à ses arènes, flamba d'un beau feu pour l'*Iphigénie* nouvelle. Il se trouva au pays d'oc des chroniqueurs qui n'usèrent point de circonlocutions pour faire honte à Racine de son héroïne anémique, dolente et traitée en grisaille. Il ne nous a point semblé qu'à l'Odéon la malheureuse fille grecque promise à la cruauté des dieux apparut peinte en couleurs plus vives. Le langage poétique de M. Jean Moréas est d'une limpidité

Cl. Rev. Théât.



*L'Oasis.* — Mme Jane Villeneuve (Marie).

fort admirable, mais il ne modifie l'allure ni n'augmente l'expression de la tragédie une première fois écrite par Racine. La représentation conseillée par M. Sylvain et organisée par ses soins, avait d'excellents interprètes. M. Sylvain présentait un noble Agamennon, Mme Sylvain prêtait l'accent profond de sa voix et ses beaux gestes à l'infortunée Iphigénie; Mme Tessandier montrait une Clytemnestre fort impressionnante, et M. Fenoux gardait une jolie noblesse aux emportements d'Achille. La mise en scène offrait un tableau antique agréablement animé par l'évolution de cortèges en draperies longues, et la musique de Gluck coulant ses harmonies suaves à travers les diverses phases de la tragédie, parachevait l'eurythmie de ce spectacle dont nous devons regretter qu'il ne soit pas donné d'autres représentations.

L'Ambigu s'est — au moins pour un temps — libéré du mélodrame, pire abrutisseur des distractions populaires. L'Ambigu a fait aussi salle neuve : un peu parce qu'il en avait besoin et beaucoup pour augmenter la solennité des représentations que devait donner chez lui Mme Jeanne Granier dans la *Citoyenne Cotillon*. En cette aventure, l'actrice tint certainement plus d'importance que la pièce. Pour s'assurer mieux la comédienne réputée, l'Ambigu aurait consenti les plus folles impossibilités. Mme Jeanne Granier eut la discrétion de n'exiger que le foyer des artistes du théâtre, pour en faire sa loge.

La pièce consiste surtout en six jolis tableaux composés par les fins lettrés et les adroits artistes que sont MM. Ernest Daudet et Henri Cain. Son détail a été trop longuement rapporté par toutes les gazettes pour que nous y revenions; rappelons seulement le principal de l'intrigue.

A l'époque de Fructidor, Barras est fort amoureux d'une actrice du théâtre Feydeau, Arlette Martin, que ses détracteurs prénomment ironiquement la citoyenne Cotillon. Celle-ci est bonne fille, point rouée, sans grands charmes, et cependant elle tient le Directeur complètement assujetti à ses désirs. Arlette n'use de son influence que pour bien faire. Elle a sans cesse quelqu'un soit à recommander, soit à placer. C'est ainsi qu'il lui arrive de solliciter la clémence de Barras en faveur de certain d'Harfeuil, connu d'une de ses amies, et qui est un terrible conspirateur royaliste.

Au cours d'une émeute au Palais Royal, l'actrice se trouve justement protégée par ce chevalier ; elle l'aime sur l'heure, cela va de soi. Mais d'Harfeuil appartient avant tout à ses projets vengeurs : il est au théâtre, certes, pour applaudir l'actrice et lui faire en sa loge l'offrande de son cœur, mais aussi pour surveiller Barras que ses amis et lui veulent arrêter et enlever dans un endroit désert. Sur place, le complot est éventé ; d'Harfeuil et ses complices, recherchés dans la salle, n'échappent aux argousins que pour se mieux faire fusiller quand ils attaqueront la voiture du Directeur. Seul, ou à peu près, d'Harfeuil se dérobe aux balles; le hasard des drames l'amène dans la maison d'Arlette, qui le cache, et obtient, pour lui, un sauf-conduit contre la promesse qu'elle fait à Barras d'une nuit d'amour.

Et dans sa petite villa de Villeneuve-Saint-Georges, la comédienne pourrait enfin aimer à plein cœur son beau chevalier, si celui-ci, comploteur intraitable, ne sollicitait de nouveau la police à ses trousses. Au bout de l'aventure, le royaliste n'échapperait point si Barras, cédant aux larmes de sa divine, ne le mettait définitivement hors d'affaire.

On peut regretter que deux auteurs aussi fortement documentés que MM. Ernest Daudet et Henri Cain se soient uniquement inquiétés de former une jolie pièce; et, au surplus, l'Ambigu a gâté la qualité de leur œuvre par l'inopportunité de concessions jugées nécessaires à la clientèle de ses galeries.

On ne se sent pas suffisamment dans l'action, au temps tragique de Fructidor. Barras n'apparaît pas assez Barras. Sa pose élégante, sa faiblesse d'homme à femmes peuvent être exactes, mais, nulle part, même quand sa vie est menacée, on ne sent poindre l'égoïsme armé, la ruse et l'implacabilité dont le fameux terroriste témoigna constamment, particulièrement lorsqu'il mitrailla, de concert avec Fréron, les manifestations contre-révolutionnaires du Midi. Jamais Barras n'eut consenti à sauver un royaliste qui se serait avisé, non seulement de le vouloir assassiner, mais encore de le tromper, de le berner avec la femme privilégiée par son désir. En admettant même que ce Barras ait été contraint à l'initiative inéluctable de gracier son rival, il se serait gardé d'avouer son embarras par un retentissant *tire-toi de là mon garçon...* et n'aurait songé à jurer sur sa qualité de gentilhomme, l'innocence de ses rapports avec sa maîtresse supposée.

Les décors de la *Citoyenne Cotillon* font beaucoup d'honneur aux peintres Amable, Lemeunier et Jambon, mais plusieurs des gros effets de la mise en scène, demeurent paralysés par des non-sens ou des préparations excessives ; puis, certains protagonistes semblent imparfaitement établis, et ces menus défauts n'obvient pas, au contraire, à la ténuité de l'intrigue.

Les muscadins de la Rotonde, malgré la part qu'il faut faire à la convention, cabalent vraiment trop toutes portes ouvertes. L'envahissement du café se fait trop attendre. Pensez donc, la petite chanteuse, protégée des ci-devant, a le loisir de dire deux grands couplets de sa romance, avant que les Jacobins que l'on a entendu brailler tout proche, ne se décident à forcer l'établissement pour en chasser leurs adversaires. Le tableau uniquement réservé à l'attaque de la voiture de Barras est très inutile. Déjà, au

Cl. Rev. Théât.



*L'Oasis.*
M. Léon Pollet (Mohamed).

Mme Jane Villeneuve (Marie).



*L'Oasis* (3ᵉ Acte).

Palais-Royal, d'Harfeuil dévoile le plan de cette manœuvre; plus tard, le traitre Luzancy refait le même exposé alors qu'il vend ses amis; Barras, à son tour, révèle le détail de l'attentat à Arlette; et, enfin, au moment d'agir, le chevalier procède à une nouvelle explication des faits qui vont se passer. Aussi, quand tintent les grelots des chevaux, l'émotion est-elle épuisée...

M. Dubosc donne une élégante allure à Barras, mais il lui a inventé un accent méridional qui lasse, à la longue, d'autant que le débit de l'acteur se poursuit dans une immuable tonalité. M. Louis Gauthier fait de d'Harfeuil un amoureux un peu froid, mais fort distingué. M. Castelli a raison de soigner les manières de Luzancy. Par contre, M. Renot a tort d'infliger un cachet extraordinairement "Ambigu" au brigadier Ledoux, chef de la police particulière des Directeurs. Comment admettre que ceux-ci eussent confié leur garde à une sorte d'épais Auvergnat, point très malin, gaffeur, et facilement reconnaissable? tout au plus auraient-ils fait de l'homme un commissaire de quartier... Quelque agent fin et propret de l'ex-administration du ci-devant lieutenant de police les eût mieux servis. — A noter la comique attitude de M. Naulot, pittoresque bourgeois, joueur d'échecs, et la grâce de quelques dames porte-robes.

La *Citoyenne Cotillon* n'a rien gagné à Mᵐᵉ Jeanne Granier, sinon d'honnêtes émoluments. Le rôle ne réclamait pas une actrice de cette envergure. Mᵐᵉ Jeanne Granier, d'ailleurs assurée de l'opinion, se donne assez peu : son émotion ne s'exagère point aux passages pathétiques; dans sa scène de la loge, elle reproduit à chaque instant un même geste, en vue de faire bouffer sur son front, des bouclettes de ses cheveux. Elle a déterminé la louange toute prête par son laisser aller semi-bon enfant, semi-vulgaire, qui exerce beaucoup d'effet sur le public. — Et puis les robes Directoire, traîtresses aux beautés un peu fortes, n'étaient point pour flatter son physique.

Dans son désir de n'épargner à la *Citoyenne Cotillon* aucun luxe, l'Ambigu a été jusqu'à lui payer de la musique. Oh! la pauvre musique... recueil chétif de toutes petites mélodies, naïvement orchestrées, qui vaguent des flûtes aux bassons, et des bassons aux violons, maintenues quelquefois par des dégoulinades de harpes. La pauvre musique! qui s'entête à vagir parmi les déclarations sentimentales et qui, pour originaliser ses préludes, les brode négligemment d'un solo de triangle.....

Tout ceci n'empêche point la *Citoyenne Cotillon* d'être un spectacle agréable, qui a ce singulier mérite de faire pièce au mélo, corrupteur de la mentalité de ses fidèles clients.

Cl. Rev. Théât.



*L'Oasis.*
M. Jehan Adès (Ramam).

L'Œuvre a donné, en décembre, l'*Oasis* de M. Jean Jullien. Il faut connaître chacun des ouvrages de théâtre que cet auteur discuté parvient à faire représenter de loin en loin. L'allure générale de ces ouvrages s'accorde assez bien avec la manière de scène en usage à l'Œuvre; leur conception s'établit toujours à côté des lieux communs de la dramatique et se développe largement, dédaigneuse des principes, souvent sans agrément extérieur, sans nul désir de plaire... Mais les délicats s'appliquent à saisir dans ces œuvres l'influence frémissante, dont l'originalité n'est pas pour les froisser, et qui s'exprime toujours dans un langage parfait, peu fréquent au théâtre. Le sujet de l'*Oasis* était d'ordre abstrait. Il empruntait son début à un événement réel, paraît-il. Lors de la prise de Khartoum, des femmes d'Europe, parmi lesquelles plusieurs religieuses, auraient été contraintes d'accepter de se marier à des soldats arabes du Madhi. D'après cet épisode, M. Jean Jullien créait tout un concours de choses irréelles dans un idéalisme très élevé.

L'auteur imaginait de toutes pièces certain Mohamed-ben-Moktar comme un magnifique rêveur, épris de concorde universelle, désireux de pouvoir grouper dans une oasis des représentants de races diverses, de cultes différents, de mentalités contrastantes, et de les convaincre d'une seule religion possible et nécessaire, s'inspirant d'un amour unique et ardent de l'humanité totale. Ce philosophe choisissait une des religieuses capturées, pour aider son initiative; la petite Sœur résistait d'abord, farouche, opposait aux sollicitations du musulman les fermes prescriptions de sa doctrine chrétienne, puis, peu à peu, laissait prendre son esprit aux chimères miroitantes de son partenaire, et, finalement, lui cédait, se livrait à lui. Par les soins de ces deux êtres d'exception le projet théorique de Mohamed se matérialisait : l'Oasis prenait forme tangible. Mais la civilisation tombait un jour dans cet Eden et le bouleversait; quelque mission d'Europe captait ce territoire, et si les intervenants ne parvenaient point à fléchir la foi toute neuve de sœur Marie, l'appât de leurs propositions séduisaient hélas! les adeptes néophytes de Ben-Moktar... Alors les bizarres époux, un moment séparés par les circonstances, s'entêtaient dans leur rêve, allaient chercher plus loin son accomplissement, très loin, chez des maudits, des pillards du Désert, où personne d'Europe ne les pourrait plus joindre.

Cette pièce ne prenait l'attention que par la discussion de ses idées, utopiques certes, mais jolies, sous la traduction d'un discours très agréablement pur.

Une interprétation plus homogène que de coutume s'employait de tout son cœur à dégager l'intensité expressive de l'*Oasis*, Sœur Marie était figurée avec beaucoup de sincérité et d'intelligence dramatique par une jeune et belle actrice, Mᵐᵉ Jane Villeneuve. M. Léon Pollet donnait une intéressante allure mystique à Mohamed; M. Albert Mayer et M. Jehan Adès dessinaient en vrais artistes les personnages un peu à côté de Kaddour et et de Ramam; M. Lugné Poë se contentait d'un rôle épisodique; des emplois accessoires étaient consciencieusement tenus par MM. Henry Perrin, Coizeau, Lauzières, Mᵐᵉ Marcelle Bailly et Eva Linay.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, une analyse spéciale de chacune des trois principales nouveautés qu'ait, jusqu'à présent, apportées cette saison : la *Sorcière* et le *Dédale* en tant qu'ouvrages dramatiques et la *Reine Fiamette* comme œuvre lyrique.

Edouard GAUTHIER.



*L'Oasis.*
M. Léon Pollet (Mohamed).




C'est l'usage, dans les journaux aimés de leur clientèle, de commencer le numéro de janvier par une carte cornée (comme Sganarelle) en tête (naturellement) de la première colonne. Aussi pouvons-nous, aux lectrices et aux abonnés de la *Revue Théâtrale*, offrir, sans la moindre corne, même d'abondance, et sans la moindre carte, même du Tendre, offrir nos vœux tendres et abondants.

Nous disposons aussi de souhaits ironiques pour quelques personnalités, mais il siérait d'être aussi clément que l'adorable ténor qui porte cet adjectif comme nom et de ne taquiner personne.

Tout au plus, souhaiterions-nous à Consul, le singe à la mode, de ne plus abuser de cette ressemblance avec le musicien (?) Fernand Le Borne, qui est si désobligeante pour un macaque de qualité ; — nous devrions aussi souhaiter aux récents directeurs des Bouffes-Parisiens de ne pas laisser agoniser de misère de pauvres choristes qui avaient une foi candide dans leur exploitation ; — le ténor Imbart de la Tour d'Auvergne pourrait oublier le Conservatoire de Clermont-Ferrand (à moi, Brabant ! c'est l'ennemi !) ; — et puis, voyons, mes chers directeurs de théâtres parisiens (ceux à qui je m'adresse ne s'en doutent point !) si vous faisiez un petit tour au théâtre du Parc, de Bruxelles, je vous le souhaite pour votre premier janvier et pour votre premier février, sinon pour le reste des mois de la saison, vous verriez le travail qu'accomplissent Darmand et Reding et leur souple troupe, sur une scène où l'on écrème le parisianisme et l'atticisme de la vie, en même temps que l'hellénisme du dialogue et la grâce du jeu artiste, car, après tout, ces Bruxellois sont bien plus latins que vos boulevardiers ; — formons encore des vœux pour que M^lle Suzanne Avril et M^me Jane May trouvent (quoi que le *mois* soit haïssable) les succès de Mademoiselle Mars, même en jouant avec l'artiste Janvier.

J'inviterais aussi tous les revuistes de fin d'une année et de commencement de la suivante, à faire à Paris comme Georges Garnir à Bruxelles, c'est-à-dire à ne pas collationner toutes les nouvelles à la main parues dans les journaux du matin, de l'après-midi et du soir, pour meubler les décors de cuisses montantes et de seins descendants, comme on fait chez nous, mais à agir comme l'auteur précité, à trouver eux-mêmes des mots nouveaux pour raconter et commenter de vieilles choses ; car enfin, chez nous, les revuistes sélectionnent les mots de Willy qui ne leur demande pas de droits d'auteur et puis les aboutent à leurs couplets ; à moins qu'ils ne trouvent à leur goût les mots de la fin que nous apportons à Joseph Galtier, à Francis Chevassu, à Ferdinand Bloch, à Pierre Mortier et aux autres, et qu'ils ne se les approprient avec une candeur aussi étonnante que triomphale.

Et puis, nous souhaitons aux courriéristes de théâtre de mettre un peu plus de décente pudeur dans la publication de communiqués qu'ils n'ont pas rédigés eux-mêmes, et d'oser refuser leur signature à des appréciations hyperboliques concernant des artistes sensationnelles, si l'on entend par ce mot des artistes en sensations.

En effet, n'importe quel banquier, qui a comme bonne amie la maîtresse du souffleur dans un café-concert, peut, sous la signature de courriéristes qui sont souvent des hommes d'esprit et de talent, faire énoncer que la dame a la voix de Jeanne Raunay, ou la méthode de Litvinne, ou le style de Bréjean-Silver, quoiqu'en la circonstance, le style c'est l'homme. Combien de fois, au lendemain d'un début, où une cantatrice a émis des sons de sirène, de sirène dans le brouillard, on a lu dans les organes les plus cotés, que son organe était enchanteur, et qu'elle avait modulé divinement.

Mais, à dire vrai, chers amis, le public n'en croit rien ; il perçoit que, cela, c'est du tant la ligne ; il comprend que votre colonne d'informations est transformée en colonne de publicité ; il sait que, des secrétariats de directions de nos premiers théâtres, émanent des notes payées : payées par le cabot, payées par le protecteur de la cabotine ou par la protectrice du cabot, payées par le monsieur qui conçoit les exigences de la réclame théâtrale, payées par le soutien directorial ; et alors, le public lit les revues où s'est réfugiée la probité de la chronique et où subsiste encore la sincérité de l'appréciation.

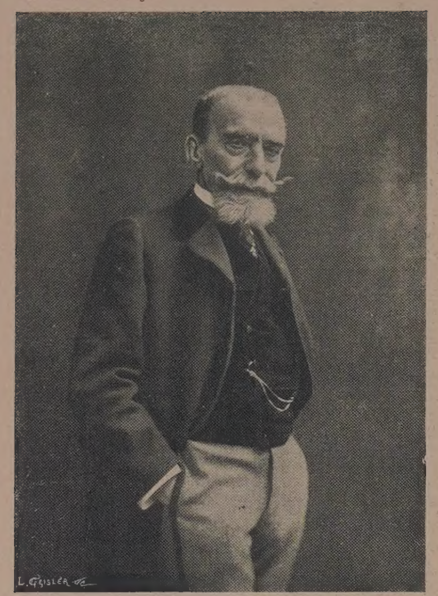
Voici M. Isidor Cohen qui n'a pas hésité à prendre le nom de Lara, ce qui n'a pas rendu byronienne sa musique ; maintenant qu'il n'est plus joué aux frais de la princesse, va-t-il être représenté aux frais des directeurs ? Quand on donnait sur le littoral un opéra de son nom signé, on invitait les moins scrupuleux des critiques musicaux parisiens à passer une dizaine de jours dans le plus confortable hôtel ; ces messieurs gobelottaient, rigolaient, palpaient d'une main des bons pour la fleuriste, de l'autre des comptes rendus tout faits ; aujourd'hui, il faut déchanter, et la chronique, moins nourrie, se fait plus sévère. Nous souhaitons à Cohen, dit de Lara, d'être honoré d'autres faveurs princières afin qu'on trouve mieux orchestrées ses partitions.

Il y a encore bien des gens de théâtres parisiens auxquels nous pourrions adresser des vœux ; par exemple, espérons qu'en 1904, M. Maurice Soulié qui écrit de sa main, la plupart des comédies signées de plus ou moins illustres pseudonymes, se décidera à divulguer son nom sur une affiche. Espérons qu'en 1904, M^lle Mariette Sully consentira à chanter à Paris, parce que la pâle et caricaturale imitation que s'évertue à en donner la dame Odette Dulac (Du Lac ou De La Mare) reste vraiment insuffisante. Espérons que, en 1904, Madame Réjane et M. Porel ne fêteront plus la millième des *Surprises du Divorce*. Espérons que, en 1904, il y aura un auteur dramatique qui consentira à faire des pièces ; car, cette année, on a été aux prises avec des médecins, des juges d'instruction, des entrepreneurs de maçonnerie ; et ce furent surtout des comédiens du Théâtre-Français qui écrivirent des œuvres dramatiques au lieu d'interpréter celles des auteurs.

S'il reste encore un théâtre à Paris qui ne soit pas dirigé par les Isoli-les-Isola, on pourra voir à les faire jouer.

George VANOR.

Cl. Cautin et Berger.



M. Ernest Daudet.

# LA REVUE DES CRITIQUES

Deux mots d'explication sur ce titre; il peut, en effet, prêter à l'équivoque. Certains seraient tentés de croire à quelque facétie de genre vaudevillesque, d'autres, à une satire sur la personne ou les écrits de ceux à qui incombe la mission peu récréative de rendre compte de toutes les élucubrations écloses sur la moindre des scènes parisiennes. Faisant partie nous-même de cette étrange confrérie, nous aurions mauvaise grâce à la caricaturer. Notre objet est tout autre. Nous nous proposons de faire une revue d'ensemble de tous les avis exprimés par nos confrères sur les pièces nouvelles, et d'examiner les différentes manières dont une œuvre peut être envisagée par des esprits de mérite égal et de tempéraments divers.

Il va de soi qu'il ne s'agit nullement ici de faire la critique des articles publiés par nos confrères. Ai-je besoin de dire que le rôle pédantesque de redresseur des opinions émises n'est ni dans mes intentions ni dans mes goûts? Comment, et en vertu de quel criterium considérerait-on son avis comme supérieur à celui d'autrui? Qui peut se flatter de pouvoir prononcer un jugement définitif? Ne sommes-nous pas tous comme les esclaves des divers éléments constitutifs de notre nature morale?

Chaque critique apporte dans l'exercice de sa profession certaines tendances instinctives qu'il doit à son caractère propre, à ses préférences en matière d'art.

Les uns examineront une pièce surtout au point de vue du métier, d'autres seront plus volontiers séduits par le mérite littéraire, d'aucuns seront influencés par les idées politiques ou sociales qui se feront jour au travers de l'action. Tous subiront certaines nécessités dues soit à ces courants divers que nous venons d'indiquer, soit peut-être aux convenances spéciales de la clientèle de leur journal, soit à leur entourage, soit à l'atmosphère plus ou moins vibrante de ces salles de répétitions générales et de premières, si enfiévrées lorsqu'apparaît une œuvre agitant des questions actuelles.

C'est de la diversité de tous ces éléments que naît le piquant contraste offert parfois par la lecture des articles de critique.

Il va sans dire que je ne m'occuperai que des compte-rendus ayant trait aux pièces dont il sera question dans le numéro où paraîtra cette « revue des critiques ». C'est ainsi que nous avons à examiner aujourd'hui les opinions émises par la critique sur l'*Oasis* et la *Citoyenne Cotillon*.

Pour *L'Oasis*, de M. Jean Jullien, nous nous trouvons en présence de chaleureuses protestations d'estime.

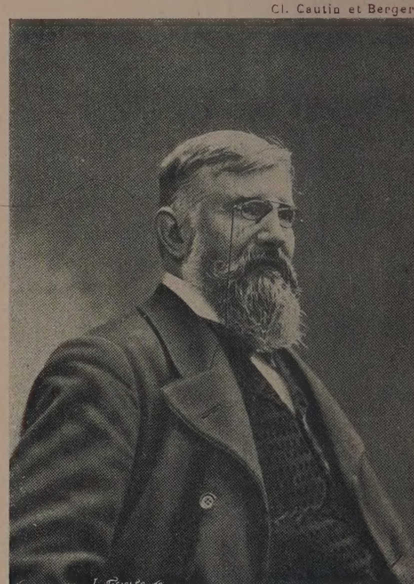
« *Pas d'écrivain plus estimable que M. Jean Jullien* », s'écrie *M. Mendès.* « *Il n'a jamais cherché le succès rapide. Il a travaillé, il travaille en silence, hors des coteries, pour la satisfaction de soi. Oui, certes, il vaut infiniment par la probité du labeur, par ce qu'on pourrait appeler la vertu littéraire.* »

Même note dans le feuilleton du *Temps*, de M. Adolphe Brisson :

« *Il n'est pas d'écrivain qui nous inspire une plus profonde estime que M. Jean Jullien, Sa vie est un modèle d'honnêteté littéraire et de patient labeur. Il n'a donné au théâtre que cinq pièces et chacune d'elles témoigne d'un grand effort. Il a combattu pour la vérité, contre la routine, contre l'abus des conventions puériles et des vains amusements,* »

D'ordinaire, quand les critiques insistent autant sur l'estime qu'ils éprouvent pour un auteur, c'est qu'ils ont l'intention de constater que la pièce n'a eu que ce qu'on est convenu d'appeler un « succès d'estime ». L'estime est, en effet, au théâtre, une qualité d'ordre inférieur, assez peu prisée. Quand on dit d'un ouvrage qu'il est estimable, il faut entendre par là qu'on croit à un « four ». Il en est de même de l'honnêteté. Dire d'un acteur qu'il a un « talent honnête », c'est indiquer qu'il ne possède aucun éclat et qu'il ennuie.

Cl. Cautin et Berger.



M. Jean Jullien.

Sur l'ensemble du drame de M. Jean Jullien, M. Adolphe Brisson formule l'appréciation suivante :

« L'Oasis *est une pièce symbolique, et c'est l'auteur qui parle alors que ses personnages ouvrent la bouche. L'erreur qu'il a commise a été de les placer dans un milieu, dans un décor trop précis. S'il avait composé une féerie shakespearienne ; et si, au sein d'une forêt illuminée d'un rayon d'aurore, au seuil d'un palais d'architecture inconnue, il avait mis en scène un Caliban, un Prospero, que sais-je, quelques divinités des mythologies nouvelles, figurant la Solidarité, la Paix, l'Harmonie sociale, nous l'eussions suivi avec curiosité, peut-être avec intérêt. Mais il attribue à des hommes du désert. dont nous connaissons exactement la mentalité, des pensées, des gestes, des actes, une phraséologie qui appartiennent aux orateurs du parti ouvrier franco-belge.* »

Cl. Cautin et Berger.



M. H. Cain

Finalement, M. Adolphe Brisson n'hésite pas à nous dire qu'il a cédé à un « incurable ennui ». M. Faguet, lui, demeure indécis, tout en ne se montrant point très satisfait.

En ce qui concerne la *Citoyenne Cotillon*, tous les critiques sont d'accord pour féliciter le directeur de l'Ambigu d'avoir épuré le genre jusqu'ici exploité à ce théâtre. Reste à savoir qu'elle sera la durée de cette métamorphose ! Signalons, à propos de Jeanne Granier, qui personnifie la citoyenne Cotillon, une jolie observation de M. Catulle Mendès :

« *Avez-vous remarqué une chose? Mme Jeanne Granier est la seule grande artiste qui n'ait jamais été « imitée » dans les Revues. C'est qu'on ne peut pas l'imiter, C'est qu'elle n'a pas d'accent coutumier, de gestes attendus, en un mot de « tics » où se prend la parodie ; c'est que, tout en restant soi-même, elle se diversifie selon les différences des rôles ; et elle ressemble, d'abord et surtout, au personnage voulu par l'auteur.* »

Je note, en passant, une plaisante contradiction qui s'est produite entre deux de nos principaux critiques, au sujet du jeu d'un des interprètes de la *Citoyenne Cotillon*.

M. Emmanuel Arène apprécie dans les termes suivants M. Gaston Dubosc, qui personnifie Barras :

« *M. Dubosc, d'une tenue toujours parfaite quoiqu'un peu froide, a excellemment rendu la physionomie de Barras, Je lui reprocherai seulement de lui donner le même accent qu'il donne aux rois ou aux grands-ducs d'Illyrie, quand il les représente à la scène.* »

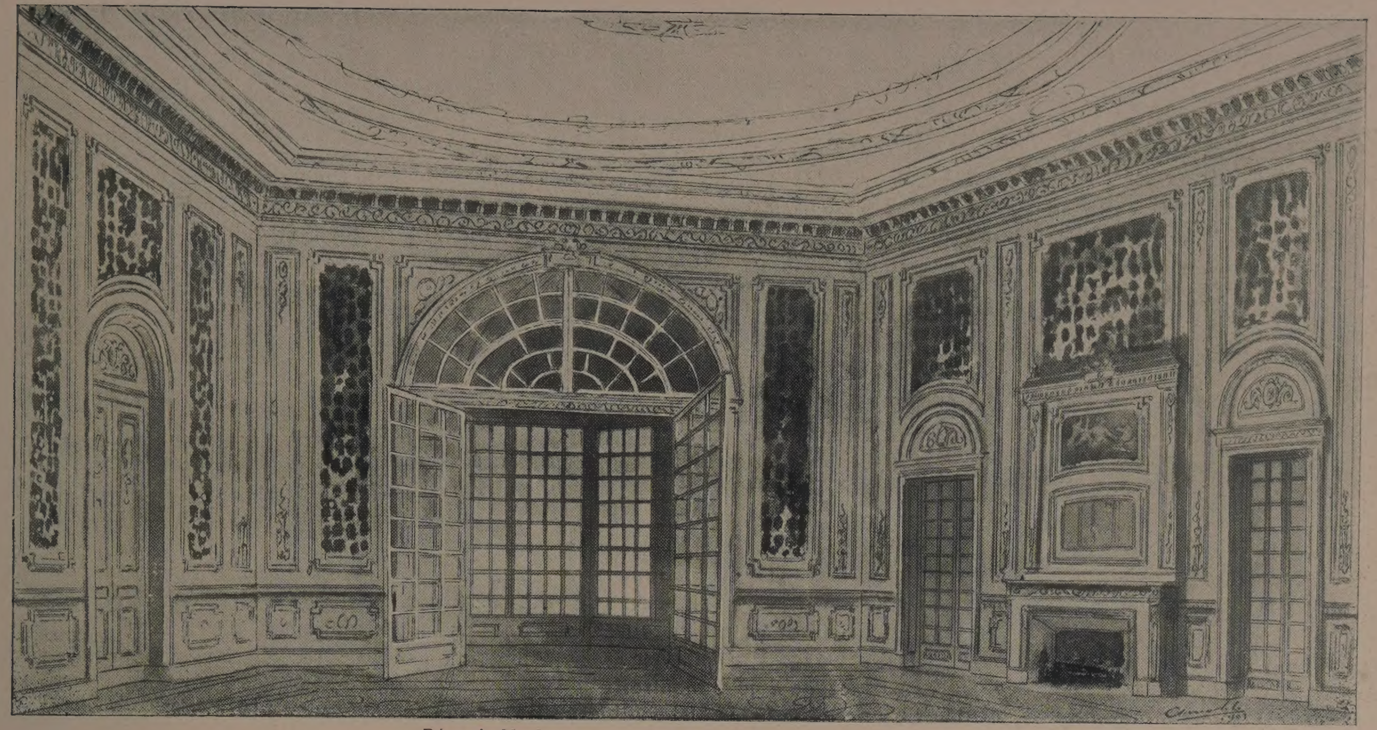
M. Mendès pense exactement le contraire et M. Dubosc (prénommé par lui Gustave, au lieu de Gaston) a dû être bien embarrassé quand, après avoir lu le compte rendu de M. Emmanuel Arène, il a jeté les yeux sur les lignes suivantes de M. Mendès :

« *Je ne pense pas que M. Gustave Dubosc, que j'ai souvent loué, ait trouvé dans le personnage de Barras un de ses meilleurs rôles ; mais il a un accent méridional fort plaisant.* »

Ainsi le premier trouve M. Dubosc excellent dans ce rôle malgré son accent, et le second le loue de son accent en faisant des restrictions sur la façon dont le personnage est interprété.

Ces différences d'avis se produisent souvent dans les questions artistiques. Chacun les apprécie, ainsi que je le disais au début, d'après les tendances de sa nature, et ce sont justement ces contradictions qui rendent les discussions d'art si passionnantes.....

Albert DAYROLLES.



Décor de M. Amable, pour le 6e tableau de *La Citoyenne Cotillon.*

# *Chez M. Ernest Daudet*

— Non, les personnages de *La Citoyenne Cotillon* ne sont pas documentaires, ils sont, comme l'action elle-même, de pure imagination ; et cependant, ce n'est pas un simple hasard qui m'a amené à écrire cette pièce.....

Ainsi s'exprima M. Ernest Daudet, quand il voulut bien me recevoir avec une complaisance bienveillante, dont je tiens à le remercier.

Très simple d'abord, après les premières formules d'accueil, l'auteur devenait plus confiant et m'exposait dans une causerie qui était un charme, en même temps que la genèse de sa pièce, quelques idées personnelles sur le théâtre contemporain.

Tout en parlant, il allait et venait, dans son cabinet, svelte et très jeune de tournure, dans un complet d'intérieur de couleur sombre, d'une correction sévère, avec l'antithèse d'une petite calotte de velours noir, parfaitement ecclésiastique, canoniquement posée en arrière, sur la tête à la couronne de cheveux blancs.

— J'ai, continuait le maître, compulsé des archives non seulement en France, mais dans le monde entier. Au cours de mes recherches il m'est arrivé parfois, souvent, d'être frappé du caractère dramatique d'un épisode, d'une action. De là à concevoir le dessein de narrer l'un ou l'autre sous une forme moins rébarbative, plus vivante que la pure étude documentaire, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Ainsi, ai-je été amené à écrire de nombreux romans dont le sujet est emprunté à la vie de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, époques sur lesquelles se sont plus particulièrement portées mes investigations, c'est ainsi que j'ai, en ce moment, à la *Revue des Deux Mondes* un roman, *Les Dames de Bellegarde* dont je tirerai peut-être une pièce, quelque jour... plus tard.

« Parmi les livres que j'ai publiés, j'ai un volume de Nouvelles historiques, paru sous le titre de la plus importante d'entre elles, *Un Amour de Barras :* c'est de cette nouvelle qu'est sortie *La Citoyenne Cotillon.*

« Mais, que de transformations celle-ci a subies avant de voir les feux de la rampe !

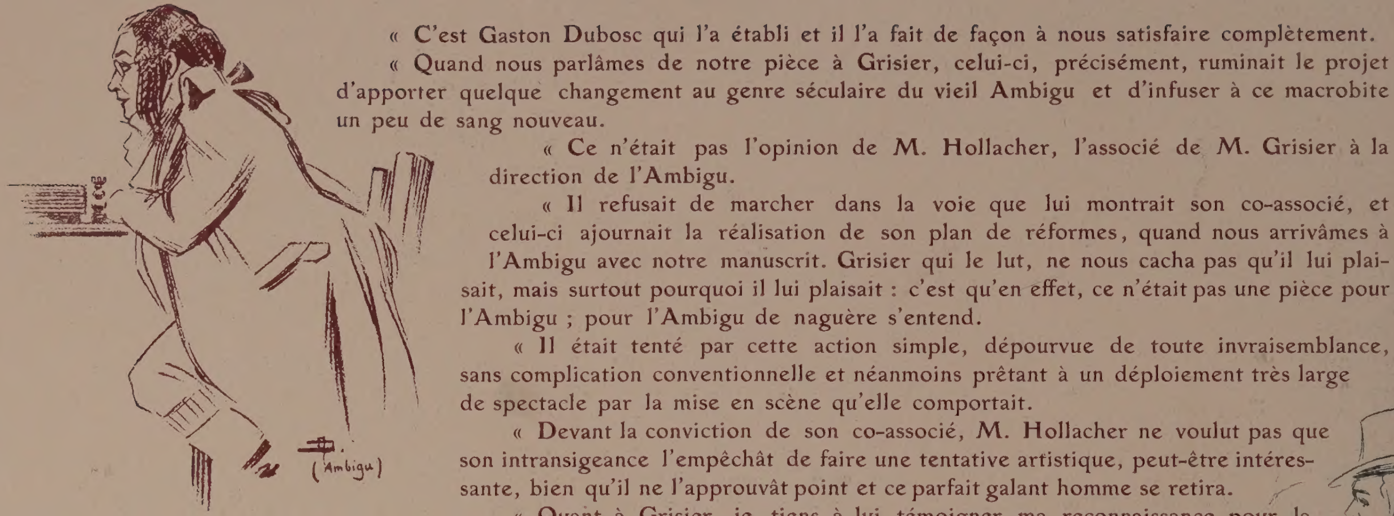
« Barras est une figure fort curieuse que j'ai beaucoup étudiée. C'est un caractère, en somme, beaucoup moins singulier que l'on ne s'est plu à le représenter au milieu des divers avatars où cet homme politique a conquis une renommée bien assise de maître en palinodie. Barras, à proprement parler, fut toujours ce qu'on appellerait de nos jours un fêtard et jamais, au grand jamais, même alors que les pires intrigues accaparaient son attention, son esprit ne fut complètement soustrait aux puériles préoccupations d'un fêtard. Il était, par surcroît, très entiché de sa gentilhommerie. On cite de lui ce mot : « Les Barras sont plus anciens que les rochers de Provence. » Cette faconde méridionale n'était pas pure truculence ; c'était vanité naïve, mais sincère. Au demeurant un curieux bonhomme.

« C'est lui, et lui seul, qui, dans ma pensée, devait être le pivot de la pièce que je projetais. Quand ce projet eut pris corps dans mon esprit, j'en parlai à Henri Cain, lui même très renseigné et sérieusement documenté sur les gens et les choses de la Révolution et du Directoire. J'avais connu Henri Cain chez mon frère Alphonse, au moment où il s'occupait avec lui de transformer *Sapho* en poëme d'opéra pour Massenet.

« Henri Cain entra dans mes vues et la pièce fut rapidement écrite, avec Barras comme personnage en vedette. Nous avions, en composant ce rôle, pensé à le faire créer par Tarride.



M. Dubosc (Barras.)




M. Naulot.

« C'est Gaston Dubosc qui l'a établi et il l'a fait de façon à nous satisfaire complètement.

« Quand nous parlâmes de notre pièce à Grisier, celui-ci, précisément, ruminait le projet d'apporter quelque changement au genre séculaire du vieil Ambigu et d'infuser à ce macrobite un peu de sang nouveau.

« Ce n'était pas l'opinion de M. Hollacher, l'associé de M. Grisier à la direction de l'Ambigu.

« Il refusait de marcher dans la voie que lui montrait son co-associé, et celui-ci ajournait la réalisation de son plan de réformes, quand nous arrivâmes à l'Ambigu avec notre manuscrit. Grisier qui le lut, ne nous cacha pas qu'il lui plaisait, mais surtout pourquoi il lui plaisait : c'est qu'en effet, ce n'était pas une pièce pour l'Ambigu ; pour l'Ambigu de naguère s'entend.

« Il était tenté par cette action simple, dépourvue de toute invraisemblance, sans complication conventionnelle et néanmoins prêtant à un déploiement très large de spectacle par la mise en scène qu'elle comportait.

« Devant la conviction de son co-associé, M. Hollacher ne voulut pas que son intransigeance l'empêchât de faire une tentative artistique, peut-être intéressante, bien qu'il ne l'approuvât point et ce parfait galant homme se retira.

« Quant à Grisier, je tiens à lui témoigner ma reconnaissance pour la confiance qu'il nous montra.

« Une fois notre pièce reçue, lue et descendue sur le plateau il laissa les auteurs complètement libres et ne parut à l'avant-scène que tout à fait vers la fin des répétitions qui durèrent deux mois.

« Nous n'avons eu durant ce temps qu'à nous louer du zèle apporté par nos artistes à l'œuvre commune.

« Mais ce n'avait pas été sans peine que l'on avait pu décider Mlle Jeanne Granier à venir créer un rôle à l'Ambigu. La nature de son talent, ses créations antérieures, tout la rendait timorée et perplexe.

« Une fois décidée, par exemple, elle se voua toute, en grande artiste, au personnage qu'il s'agissait de faire vivre et il arriva que le rôle d'Arlette, au cours des répétitions, subit de profondes modifications de détail, dictées par notre commun désir d'obtenir une adaptation parfaite du personnage au talent de Granier, et nous avons introduit, aussi, dans ce rôle, bien des choses qui n'étaient pas dans la version primitive et que, certainement, nous n'aurions pas faites sans elle.

« Je n'ai pas à insister sur le grand succès remporté par Granier, par Gauthier, par Dubosc et par tous leurs camarades.

« Ce succès, je tiens à le dire, a encore d'autres causes. Il est certain que le théâtre tout entier subit en ce moment une évolution. En même temps que la comédie a des tendances sociales avec Donnay, avec Brieux ou se montre riante et optimiste avec Capus, par exemple ; on en revient au drame et à la comédie historiques, mais non plus à l'histoire fantaisiste telle qu'elle nous fut longtemps présentée. Sans bien s'en rendre compte, peut-être, le public se montre plus rigoureux, plus précis et il exige que l'histoire qu'on lui conte, soit avant tout vraisemblable et conforme à la vérité.

M. Renot
(Ledoux.)

« Tenez, je ne sais pas si jamais Barras fut mêlé aux épisodes qui forment la trame de *La Citoyenne Cotillon ;* à la vérité, je ne le crois même pas. Mais, ce que j'affirme, c'est qu'il est vraisemblable qu'il eut pu vivre ces épisodes ; son caractère est vrai, les gens qui l'entourent sont conformes à ceux au milieu desquels il vécut ; bref, si cette histoire n'est pas authentique, elle est admissible et justifiable, elle est sinon une peinture fidèle, du moins un reflet exact des mœurs, du langage, de la psychologie de cette époque ; elle ne trompe personne, et c'est là le grand point.

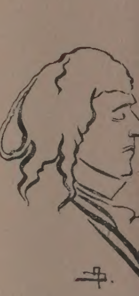
« Tous les théâtres y viendront, j'en ai la conviction.

« Récemment, on a joué au Gymnase *L'Épave* de MM. Le Faure et Guguenheim, une pièce qui certainement valait mieux que la fortune que lui ont faite les circonstances.

M. Louis Gauthier
(d'Harfeuil.)

Mais, au théâtre, sait-on jamais quelles circonstances peuvent influer sur les destinées d'une bonne pièce ? Eh bien *L'Épave* relevait absolument de la formule dramatique dont je vous parle et le souci de vraisemblance historique y était flagrant.

« C'est encore à cette noble préoccupation de l'auteur que j'attribuerai le gros succès que vient de remporter *La Sorcière*. En dehors de l'important appoint jeté dans la partie par le génial talent de Sarah Bernhardt, croyez bien que la façon dont Victorien Sardou a campé le cardinal Ximénès et fait mouvoir autour de lui des personnages conformes à la norme de cette époque, croyez bien, dis-je, que cela ne fut pas un des moindres éléments de ce succès. »



Sur une dernière question, M. Ernest Daudet voulut bien me donner quelques renseignements sur son bagage dramatique.

Il a fait représenter en 1874, à ce même Ambigu où il triomphe aujourd'hui, un drame en 5 actes en collaboration avec Adolphe Belot, *La Vénus de Gordes*.

En 1894, il fit jouer, à la Bodinière, *Marthe*, un acte qui fut créé par Mlle Marie Leconte, aujourd'hui sociétaire du Français. Cet acte a été repris, depuis, très souvent un peu partout.

Enfin, en 1895, le Gymnase donna *Un Drame Parisien*, dans lequel Raphaël Duflos, l'actuel sociétaire de la Comédie-Française jouait un rôle de dominicain dont il fut beaucoup parlé à cette époque.

Je n'ai pas besoin de rappeler, en terminant, que cette production théâtrale, n'est — si j'ose dire — que le passe-temps d'un esprit sérieux et que M. Ernest Daudet a, dans le roman historique, une œuvre considérable, véritable monument de savoir.

Barras.

Georges FRAPPIER.



Mme Jeanne GRANIER,

dans la *Citoyenne-Cotillon.*




De même qu'une pièce historique n'est que bien rarement — pour ne pas dire jamais — d'une vérité absolue, de même les meilleures mises en scène du genre ne sont guère, la plupart du temps, que d'une fidélité relative.

Elles sont plutôt une interprétation qu'une reproduction exacte. Et encore y a-t-il façon d'interpréter, comme le prouve surabondamment la mise en scène de la *Citoyenne Cotillon* à l'Ambigu.

Pour cette *Citoyenne Cotillon*, il semble que le metteur en scène se soit efforcé de satisfaire à deux préoccupations d'importance égale à ses yeux. Il a voulu combiner le joli et la vraisemblance. Il a tenu à montrer de toutes les manières qu'il savait son époque sur le bout du doigt, et, en même temps, il a cherché à flatter constamment l'œil du spectateur. Sans se soucier toujours de la pièce de MM. Ernest Daudet et Henri Cain, il ne s'est occupé que de réaliser des effets successifs, qui certainement portent sur le moment, mais qui n'ont les uns sur les autres qu'une répercussion relative, parce qu'ils demeurent tout extérieurs. On ne sent pas là cette intense unité de conception qui doit donner à une pièce toute sa force d'action et d'intérêt, et la mener jusqu'à la fin d'un mouvement constant et soutenu. Veut-on un exemple? Prenons le tumulte du Café de la Rotonde, la célèbre Rotonde du Palais-Royal. C'était le rendez-vous des conspirateurs, d'accord, mais ces messieurs faisaient-ils, au moment même où ils ourdissaient leurs trames, chanter à pleine voix des chansons royalistes devant sûrement exciter la colère du populaire en train de se promener dans le jardin? Cela est au moins douteux. Dans tous les cas, puisque le tumulte se produit, il semble inutile d'y trop appuyer, afin que la suite ne paraisse pas trop pâle et languissante. Bien au contraire, le metteur en scène a réglé là un hourvari énorme, envahissement du café par la foule, chaises et tables renversées, coups de pied, coups de poing, coups de bâton, cris et vociférations prolongés.

Maquette du cadre fait pour la décoration de l'*Enlèvement au Sérail*.

Certes, l'effet est puissant, de cette trombe humaine qui s'engouffre en hurlant dans cette élégante Rotonde, mais, quand ensuite la pièce repart comme si de rien n'était, l'on comprend que ce qui vient de se passer était plus factice que sérieux, et cela nuit passablement à l'intérêt. Sans doute, les auteurs y sont pour quelque chose, mais le metteur en scène y a sa part aussi.

Cl. Rev. Théât.



Maquette de M. Jambon pour le 2e Acte de l'*Enlèvement au Sérail*.

Et dans le tableau du jardin d'Arlette, que de petites fautes on pourrait relever! C'est après minuit. Sachant qu'on doit attaquer la voiture de Barras près de là; sachant aussi que Barras, prévenu, a fait prendre sa place à des policiers armés jusqu'aux dents, destinés à recevoir les assaillants à coups de fusil et de pistolet, Arlette ne s'est point couchée. Elle attend, elle écoute, anxieuse, frissonnante. Le décor est ravissant, avec sa maison au balcon en terrasse courant tout le long du premier étage, avec son joli bosquet à gauche, sa haute porte pleine à droite, au milieu du mur de clôture. Seulement, quand on frappe à cette porte, la toile du décor tremblote; seulement, lorsque le beau conspirateur traqué monte avec la soubrette sur la terrasse, pour voir si on l'a suivi, il est inconcevable qu'on ne l'aperçoive point du dehors; seulement, quand Arlette obtient de Barras un sauf-conduit pour sortir de Paris, elle n'a qu'à le mener dans le joli bosquet, où se trouve préparé sur une table « tout ce qu'il faut pour écrire », avec une lampe allumée pour y voir clair. C'est tout à fait commode... et quelque peu chiqué.

Par exemple, il y a un décor réellement admirable : celui de l'embuscade. Imaginez une sorte de large berge avec, en contre-bas, vers la gauche, l'eau qu'on ne voit pas. A droite, une rangée de maisons coupée au troisième plan par l'amorce d'une rue praticable, et parallèlement à ces immeubles, une ligne d'arbres fuyant obliquement vers le fond et largement espacés. Un réverbère est allumé à l'angle de la rue. Une vague lumière de nuit sans lune, à nuages moutonneux, éclaire faiblement le tableau. C'est à la fois si vrai et si poétique que l'impression est aussi vive que profonde. Une merveille assurément.

Cl. Rev. Théât.

Maquette de M. Jambon pour le 1er Acte de l'*Enlèvement au Sérail*.

Cl. Rev. Théât.



Maquette de M. Lemeunier, pour le 4e Tableau de la *Citoyenne Cotillon*.

Les costumes sont fort soignés et révèlent un grand souci d'exactitude. Mais tous sont neufs et voyants comme des costumes d'opérette. L'uniforme du garde du Directoire dans le cabinet de Barras, au premier acte, vient de sortir des mains du tailleur. Les toilettes des merveilleuses, les habits des muscadins, la défroque du populaire : tout est d'une fraicheur, d'une propreté méticuleuse. Il est évident que ceux qui les portent les mettent, non pour vivre, mais seulement pour jouer.

Néanmoins, Mme Granier, en outre de ses deux costumes de théâtre remarquablement seyants, s'enveloppe dans une splendide pelisse bordée de fourrure, qui lui fait le plus mutin visage qui soit. C'est ainsi qu'Arlette est toujours cette Granier délurée et réjouie, qui rit même quand elle pleure. Pour Barras, M. Gaston Dubosc l'a-t-il fidèlement habillé ? Son « complet » bleu du début n'est-il pas un tantinet fantaisiste ? D'ailleurs, M. Dubosc ne semble renseigné qu'assez superficiellement sur le compte de son héros. Il lui donne des gestes nets et saccadés alors que Barras avait une mimique arrondie et moelleuse. Et puis, pourquoi cet accent marseillais ? Barras était du Var, où l'on mouille les *r*, d'où résulta cette façon de parler si étrange qui eut cours sous son proconsulat, et que Garat outra de telle sorte que l'*r* disparut complétement du langage. Barras disait : « C'est incloyable » ; Garat dit : « C'est incoyable », et tous les muscadins avec lui. Quant à M. Gauthier, il a composé, dans des costumes simples et sans brillant, comme doivent être ceux des conspirateurs, un d'Harfeuil plein de jeunesse et de grâce, dont la voix est une musique. Il est charmant. A côté de ces trois protagonistes, il convient de citer Mlle Marguerite Labady, ingénue joliment potelée ; Mme Marthe Lys, habilleuse adroite et d'une rotondité toute réjouissante ; Mlle Grandjean, merveilleuse aux jambes de nymphe ; M. Joseph Renot, policier zélé ; M. Castelli, traître d'allure élégante ; M. Villa, bien fin dans son bout de rôle de naïf débutant ; M. Moret, régisseur affairé et effaré, toujours suant et soufflant. Les autres sont en conspiration, lui est en transpiration ; ça rime !

La *Citoyenne Cotillon* m'a pris beaucoup de place. Cependant, je ne voudrais pas remettre à quinzaine l'*Etranger* et l'*Enlèvement au Sérail*, qui forment spectacle à l'Opéra.

Il n'y a pas là grand effort de nouveauté, au point de vue mise en scène. L'unique décor de l'*Etranger* représente un port de pêche, un peu dans le goût de certaines lithographies de 1840, ou encore de ces tableaux suisses animés, avec une mer mouvante sur laquelle roule et tangue une barque étroite, qui d'ailleurs ne change jamais de place. Néanmoins, ce tableau a le mérite d'avoir fourni l'occasion d'employer un nouveau truc, vraiment ingénieux.

Qu'on imagine de minuscules boulettes d'ouate, enrobées dans du papier d'argent, qu'un machiniste fait rebondir contre les saillies de la jetée, quand la mer vient s'y briser. On dirait les rejaillissements des vagues, retombant en pluie irisée dans la vaste mer phosphorescente. C'est remarquablement réussi, un peu mieux que l'émeraude enchantée de l'*Etranger* : tout bonnement une petite ampoule électrique que M. Delmas ne fait pas toujours bien marcher. Par contre, Mlle Bréval est fort belle en paysanne mystique, et M. Laffitte a composé un curieux brigadier des douanes.

Quant à l'*Enlèvement au Sérail*, qu'il soit ou non trop petit pour l'Opéra, c'est un pur délice. A cet égard, Jambon a eu une idée réellement digne d'attention. Comme la scène de l'Opéra était beaucoup trop large pour ce ravissant opéra-bouffe de Mozart, il l'a considérablement restreinte au moyen d'un encadrement formant une sorte d'arche immense, dans le style mauresque et qu'il a représentée couverte de faïences ajourées à la manière des *azulejos*. C'est absolument exquis. Là-dedans, il a mis des jardins adorables, une ravissante place *alla turca*, où l'on voit passer un élégant seigneur et son valet, qui sont MM. Affre et Laffitte, puis un pacha et son majordome, — celui-ci sous les espèces de M. Gresse, d'une verve, d'une gaîté, d'un entrain merveilleux, et surtout deux odalisques enchanteresses, Mlles Lindsay et Alice Vernet, aux voix ailées, divinement roucoulantes, et jolies, ah ! jolies comme les houris de Mahomet ! Jamais chanteuses ne furent plus exquisement légères, et pourtant, sous les gazes de leurs costumes, quand elles reprennent haleine, ce n'est pas du vent qu'elles révèlent !

Théodore MASSIAC.

Cl. Rev. Théât.



Maquette de M. Lemeunier, pour le 5e Tableau de la *Citoyenne Cotillon*.



*... Elle accourt radieuse.*



# Propos de la Cour et du Jardin

La répétition générale de *La Sorcière,* fut exempte de toute banalité. Notamment, Mme Sarah Bernhardt avait invité ses amis à venir, après le cinquième acte, prendre le thé et le champagne sur la scène.

Les premiers hésitèrent quelque peu, une fois le rideau fermé. On se regardait, on se scrutait, mutuellement. Et Mme Sarah Bernhardt, en train de passer à la hâte une toilette de five o'clock, demandait dans sa loge :

— Eh ! bien, viennent-ils ? sont-ils nombreux ?

— Pas encore, lui répondit-on...

Elle s'arrêta soucieuse. Et l'on aurait pu lire sur son front une hésitation, une crainte, une amertume... Elle n'était plus pressée, elle sentait la fatigue s'emparer d'elle !...

Mais voilà qu'on accourt...

— Que faites-vous donc, chère amie ? Attendez-vous que la scène soit pleine ?

— Comment ?

— Le régisseur a peine à contenir le flot. Tous se pressent, pour vous fêter, pour vous acclamer ?

— C'est vrai ? c'est vrai ? dit Mme Sarah Bernhardt les yeux brillants, passant fébrilement les manches de son corsage.

— Si c'est vrai ? Ecoutez donc ? on vous réclame, on vous appelle...

— J'y vais ! j'y vais !

Et elle accourt radieuse, achevant sa toilette en chemin, et dès qu'elle a mis le pied sur la scène, un immense vivat retentit, on lui baise les mains, on la louange, on l'encense... Et elle prend un sucrier pour dissimuler son émotion, elle offre un morceau de sucre à Sardou, qui lui dit en la regardant dans les yeux :

— Nous l'avons bien gagné, hein ?

C'est en ces moments là qu'il fait bon vivre !

Sait-on quel fut l'inventeur des spectacles d'après-midi qu'on appelle aujourd'hui matinées ? Vous croyez que c'est Ballande ? devinez ! c'est... c'est... c'est Gœthe !

Le théâtre de Weimar, qu'il gouvernait, fut, un jour, incendié. Gœthe proposa au grand duc la construction d'une salle de spectacle plus vaste et plus belle que l'ancienne. Et, comme on lui fit observer que les dépenses s'en accroîtraient, il répondit : « J'ai un moyen ; je ferai jouer dans la matinée du dimanche. Cela nous donnera par an quarante représentations supplémentaires, soit quinze mille thalers de plus. »

Et Gœthe ajouta que la nombreuse classe ouvrière est occupée toute la semaine et que le dimanche est son seul jour de loisir ; aussi préférait-elle le plaisir du théâtre à celui du cabaret.

Ainsi en advint-il. Et Ballande réinventa les matinées, après Gœthe, tel Pascal réécrivant inconsciemment les trois premiers livres d'Euclide.

On a dit que M. de Max songeait à devenir directeur.

Il a déjà failli l'être, il n'y a pas longtemps.

Il devait même se faire construire un théâtre selon ses idées. L'emplacement n'était autre que celui de l'ancien Cirque d'Eté, aux Champs-Elysées. Des amis américains devaient trouver les fonds, tout était prêt. Puis, au dernier moment, l'affaire ne se fit pas.

Mais M. de Max est tenace. Il n'a pas cessé d'y songer, et il est bien sûr d'aboutir. Il a des pièces, il sait comment il les montera, il sait comment il les jouera...

C'est ainsi qu'Irving a procédé à Londres, et M. de Max pense beaucoup à Irving.

QUO NON MAX-EN-DAM !

Très originale, la répétition générale de *Messaline,* à l'Opéra urbain de la Gaîté (urbain, qui brille par son urbanité).

On y avait tout chambardé pour faire de la place au Tout-Israël. Si bien que dès le premier entr'acte, on se disait : — Décidément, on fait ici ce soir non pas le Retour, mais le Tour de Jérusalem !

Toutefois, il y avait tout de même quelques parisiens, et à leur tête le grand duc Wladimir, duquel on racontait des mots tout à fait charmants.

Il aurait dit, à propos de la musique de M. Isidor de Lara :

— C'est une nouvelle école qui s'annonce. Jusqu'ici il y avait l'école classique, l'école wagnérienne, l'école debussyste, voici maintenant l'école Lara-raboumdihé.

Par exemple, on était d'accord pour reconnaître que Mme Calvé avait trouvé là l'occasion d'un succès comme celui qu'elle remporta précédemmeni dans *La Carmélite,* et aussi durable.

— Et Duc ?

— La présence de notre allié moscovite lui a porté bonheur ; il a chanté faux, non seulement en détail, mais en grand-duc !

Les décors sont dans le goût de ceux que l'on voyait, il y a quelque trente ans, dans les kaléïdoscopes d'alors. Des costumes de Romains de Neuilly, des groupes de cartes postales pour l'étranger...

Et chaque fois qu'apparaissait Messaline elle était comme entourée d'une éblouissante lumière émanée d'elle-même, démonstration épatante des rayons N qui viennent d'être découverts par nos savants.

A moins que cette resplendissante Messaline ne fut le *radium* de la Gaîté. A dix mille francs le gramme... Ah ! mince alors !

Et pendant ce temps-là, tout le monde autour d'elle hurlant, glapissant, aboyant !...

Probablement pour rappeler le célèbre proverbe latin :

*Calvé canem*

L'on se figure que l'on ne travaille pas à l'Opéra !

Sait-on combien de temps le corps de ballet a mis pour préparer le gala de l'automobile ! — Un mois. Et ça n'a pas été une petite affaire. M. Gailhard ne pensait plus à autre chose. Les auteurs du *Fils de l'Etoile* voulaient-ils causer de leur ouvrage ? — Oh ! après l'Auto, n'est-ce pas ? — Venait-on du ministère ? — Je n'ai plus ma tête à moi, laissez passer mon gala ! — Les quadrilles ne s'occupaient plus que d'embrayage, de manettes ; on ne rencontrait dans les couloirs que mécaniciens et constructeurs, et quand les autos arrivèrent pour répéter, ce fut une sensation extraordinaire ! Les monte-charges seraient-ils assez grands ? Ils le furent ! Victoire ! Et M. Hansen n'eut plus qu'à régler les pas qu'il avait composés pour ses artistes-véhicules, tandis que M. Paul Vidal s'assurait que sa musique ne nuirait pas à leurs triomphants coups de trompette !

Aussi quel succès ! Le pas de quatre des autos laissera un souvenir ineffaçable à l'Académie Nationale de Musique et de Danse. Dans son enthousiasme, un des gros bonnets du Cercle de l'Auto s'est écrié :

— Voilà ce qu'on devrait donner dans les Galas des souverains !

On y songe !

*Le Retour de Jérusalem* a inspiré des farces bien amusantes à l'incorrigible Numès.

C'est ainsi qu'il prétend que son camarade Calmettes est juif.

— Allons donc, disait un récalcitrant, ce n'est pas vrai !

— Pas vrai ? répliqua Numès avec son sang-froid immarcessible ; la preuve que c'est vrai, c'est qu'il avait une scène à la fin du trois, n'est-ce pas ?

— Oui, et bien ?

— Et bien, on la lui a coupée !...

Ce n'est pas tout. Il affirme que Franck, son directeur, est un faux frère, un rénégat ! Il a abjuré ! le théâtre va tourner à la propagande catholique ! Franck se prépare au baptême, il aura pour parrain M. Arthur Meyer ! Il va déjà à la messe tous les dimanches, il a son prie-Dieu à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, ses principaux actionnaires vont être la duchesse d'Uzès et le général Gonse !

— Tu crois ? lui disait en l'entendant une petite camarade — jolie comme un cœur, heureusement !

— Ah ! si je crois ! Je dirai même mieux : je suis désabusé !

La répétition générale de *Messaline* fut éblouissante. Non seulement on y vit le dessus du panier du Tout-Paris, mais le Tout-Monaco y vint de la Côte-d'Azur. Les trains du P.-L.-M. regorgèrent pendant plusieurs jours, cela faillit amener une perturbation dans les horaires de la Compagnie !

Dans la salle, on se montrait des visages inconnus sur lesquels on s'interrogeait mutuellement. Les renseignés étaient tout fiers de communiquer leurs tuyaux. — C'est le premier ministre ! — C'est le grand chambellan ! — C'est l'écuyer Cavalcadour ! — C'est la grande maîtresse de la Garde-Robe !

Au contrôle, un monsieur d'un chic suprême se présenta. Il n'avait pas de billet. On lui demanda à quel titre il prétendait entrer, et il glissa quelques mots à l'oreille du contrôleur.

— C'est que je n'ai pas d'ordres, fit celui-ci, hésitant.

— Cependant, puisqu'on joue, l'on ne saurait se passer de croupier.

— C'est juste. Passez !

Manque !

G.-T. NORMA.



La Justice. L'Armée. L'Administration. Les Archives. Le Gouvernement. Le Théâtre.

*Le Tout-Monaco y vint de la Côte-d'Azur.*




Il est difficile aujourd'hui d'émettre une opinion nouvelle sur le génie de Berlioz. Comme a dit un poète que je connais bien, encore qu'il dédaigne de se faire connaître :

Maintenant qu'au cercueil sa grande voix s'est tue,
Les temps sont arrivés que lui-même a prédits
Où les plus réprouvés sont les plus applaudis,
Où la pierre d'opprobre est changée en statue.

Faut-il nous flatter de notre enthousiasme précurseur, alors que, chez Pasdeloup, nous applaudissions, parmi un public encore rebelle, les fragments trop rares des plus belles œuvres du maître ? Faut-il nous réjouir de l'époque où, journaliste débutant, nos premiers articles soutenaient le courage de M. Edouard Colonne audacieux à donner, dans leur entier, toutes les partitions méconnues d'un compositeur génial, et nous apprenait à la fois la gloire et l'admiration.

Non, parce que dans l'hommage que nous rendions au musicien cessant d'être discuté, nous avons été devancés par son professeur Lesueur. Dès 1827, il avait dit sur son élève tout ce que l'avenir devait répéter au milieu des acclamations. Recommandant Berlioz à la générosité d'un ministre qui ne donna rien des humbles subsides sollicités, Lesueur écrivait ces phrases mémorables :

« La pétition de M. Berlioz est basée sur les plus brillantes espérances qu'il donne *par son talent tout de génie*, qui n'a besoin que d'être développé pour acquérir toute sa force.

« Ce jeune homme, très instruit dans toutes les autres sciences, deviendra — *j'en réponds*, — un grand compositeur qui fera honneur à la France, et *j'ose prédire* qu'avant dix ans il peut devenir même un chef d'école. La nature semble l'avoir choisi, entre beaucoup d'autres, pour devenir un compositeur d'un talent éminent, qui sera *peintre en son art* ».

La noble prophétie s'est réalisée complètement. En même temps que nous saluons en Lesueur le héraut intelligent et superbe d'une fortune musicale s'agrandissant chaque jour, qu'il nous soit permis de nous attrister des lamentables propos de M. Reyer, parlant du grand compositeur dont une des faiblesses fut de l'honorer de son amitié.

M. Reyer parlant de Berlioz désabusé et vieilli, insiste vraiment, avec une mauvaise grâce pénible, sur la décadence physique de l'auteur désespéré de n'avoir pu, en son temps, joindre le public et le succès. Il raconte avec trop de complaisance que Berlioz épuisé, un jour ne se souvint pas de son nom, à lui, Reyer. Que M. Reyer prenne garde, la cruauté d'esprit ne suffit pas à une réputation. L'ironie trouve de terribles revanches, et n'est-il pas à croire que la postérité, pareille à Berlioz, elle aussi, n'oubliera pas son nom ?

M. Saint-Saëns est plus pénétrant et plus sage, quand dans des articles heureusement cités par M. Tiersot, aux pages de son livre intitulé : *Berlioz et la Société de son temps*, d'une manière hautement scientifique et critique, il expose les raisons profondes d'où devait fatalement résulter le désaccord entre Berlioz et Richard Wagner. En dehors du peu d'affinité personnelle, la question de l'enharmonie créa tout le différend.. M. Saint-Saëns, avec une simplicité très renseignée, explique ainsi l'impossibilité de la jonction intellectuelle des deux musiciens. Nous transcrivons ses appréciations, car rarement l'analyse musicale fut pratiquée avec autant de savoir et de pénétration. Voici ce que dit M. Saint-Saëns :

« Depuis que, avec le clavecin bien tempéré, J.-S. Bach a fait triompher l'enharmonie, les formes de l'art ont été renouvelées. Ce triomphe peut n'être pas définitif étant basé sur une hérésie destinée à disparaître, que restera-t-il de l'art actuel ? Peut-être le seul Berlioz qui, n'ayant pas pratiqué le piano, avait un éloignement instinctif pour l'enharmonie ! Il est en cela l'antipode de Richard Wagner, l'enharmonie faite homme, celui qui a tiré de ce principe ses plus extrêmes conséquences ».

Dès lors on conçoit les traverses d'une amitié pleine de respect : les réserves de Wagner, celles de Berlioz. Grands prêtres du même culte, ils parlaient la même langue chacun suivant des inflexions différentes, et ce fut leur tristesse, mais leur fatalité, qu'ils étaient destinés sinon à se méconnaître, au moins à ne point se complètement comprendre. Sans parti pris, leur système de conception en différenciant les partitions devait séparer les personnes.

Wagner même professait pour certaines productions de la musique italienne une sympathie odieuse à Berlioz. Dans les " Soirées de l'Orchestre" où Berlioz imagine des instrumentistes faisant, à leur pupitre, tout autre chose que de la musique, quand les opéras qu'ils sont chargés d'exécuter leur semblent plats et négligeables, à peine s'il fait grâce de leur mépris à la partition du *Barbier de Séville*. *Don Juan* n'est pas épargné, et l'on conçoit son antipathie pour une œuvre que tous les traducteurs, adaptateurs et coupeurs de cheveux en quatre avaient déformée, défigurée, rendue massive, prétentieuse et méconnaissable. Elle semblait solennelle. Au contraire, elle était d'une gaieté exubérante et cocasse, j'ose le dire, et l'exécution donnée par M. Rynaldo Hahn, au Grand Théâtre, exécution en langue italienne, a définitivement révélé les mérites d'une composition comique, et rien que comique, sauf dans des cas isolés dont nous parlerons tout à l'heure.

Oublions les autres Don Juan et les commentaires dont on les accompagne. Celui du livret traité par Mozart est un joyeux et indifférent homme à femmes, fort amusé de ses aventures et persuadé que les dames ou demoiselles cédant à sa faconde n'ajoutent pas plus d'importance à leur déshonneur qu'il ne met de délicatesse dans leur séduction. C'est Leporello qui, plus scrupuleux, se charge d'éprouver les remords inconnus à son maître. Il a peur des coups que l'autre mérite et ne reçoit pas, situation éminemment bouffonne qui ne va pas au delà de la drôlerie, et que Mozart exprime allégrement, pour le plaisir de bien instrumenter et de faire rire au passage. Il s'égaie avec ses personnages, ne soupçonne en eux ni calcul, ni profondeur. Ce sont d'aimables fantoches, réjouissants comme des pantins de comédie italienne, remuants et sensibles à peine, juste ce qu'il faut pour atteindre la grâce sans provoquer l'émotion.

Le meurtre même du commandeur, au début de la partition, est sans raison, comme sans tragique. Don Juan frappe, moins pour tuer que pour se débarrasser d'un moraliste gênant ; et ne serait guère condamné que pour coups et blessures ayant occasionné la mort sans intention de la donner.

Considéré ainsi, *Don Juan*, encore que semblant un peu long, est un chef d'œuvre de plaisanterie alerte, souriante et de notation spirituelle de ces syllabes italiennes si bien faites pour provoquer le rire par la disproportion entre l'excès de leur sonorité et l'humilité de leur sens. Il faut patienter pour trouver le drame. Il n'est pas dans le rôle d'Elvire aux accents incertains et monotones, où la virtuosité supplée au caractère. Il s'indique dans le rôle de dona Anna, mélange de vocalises folles et de déclamation précise et puissante. Il s'affirme dans la partie orchestrale de l'entrée du commandeur. Là, plus d'hésitation, et dépassant les joyeusetés élégantes de la partition, le dernier acte se termine avec une vigueur et une nouveauté admirables certes, mais parfaitement contradictoires, avec la railleuse légèreté des autres morceaux. La pantalonnade d'où Rossini fera sortir plus tard le *Barbier de Séville* se termine par un épisode imprévu et superbe.

Voilà *Don Juan* tel qu'il m'est apparu en l'écoutant sous la direction de M. Rynaldo Hahn, et je crois un peu que le chef d'orchestre comptait sur ces deux effets opposés. Nous ne lui apprendrons rien en disant que la mandoline accompagnant la sérénade était placée trop loin de don Juan, et que, pour les rapprocher du piano soutenant les récitatifs, les interprètes étaient trop reculés à l'extrémité de la scène, mauvaise condition pour l'intérêt vocal, dans toutes les parties de la salle. Souvenons-nous seulement que l'orchestre et les solistes, MM. Bonci, Daraux, Challet, Mme de Vère, Leclerc, et j'en oublie, ont été dignes de Mozart. Même par la maîtrise de l'exécution d'un final, ils ont démontré l'absurdité de cette convention musicale qui consiste à faire chanter ensemble des individus ayant tous des sentiments adverses. Mme Lili Lehmann interprétait dona Anna de manière à donner l'illusion de la grandeur continue du rôle. Quelle religieuse cantatrice ! Quelle confiance elle inspire ? Quelle sécurité elle crée à l'auditeur ! On sent que le lustre pourrait tomber, le piano éclater, les violons prendre feu, le chef d'orchestre devenir fou, quand même, elle chanterait, — chanterait admirablement.

Henry CÉARD.

Cl. Schaarwächter, Berlin



Mme Lili Lehmann.

Cl. Cautin et Berger.



M<sup>lle</sup> Lucienne Bréval (Vita, de *l'Etranger*).




ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *L'Étranger,* action musicale en deux actes, poème et musique de M. Vincent d'Indy.

*L'Enlèvement au Sérail,* opéra-bouffe en deux actes de Stéphani, d'après Bretzner ; adaptation de MM. Solvay et Kufferath ; musique de Mozart.

OPÉRA MUNICIPAL DE LA GAITÉ. — *Messaline,* drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, d'Armand Silvestre et de M. Eugène Morand ; musique de M. Isidore de Lara.

L'œuvre nouvelle de M. Vincent d'Indy est peut-être de toutes celles qu'écrivit l'auteur de *Fervaal,* la plus simple, la plus grande, la plus belle. Intéressante et poignante, ouvrant l'espace vers le sublime idéal ; elle est bien digne du sincère et grand artiste qui honore si grandement la musique française.

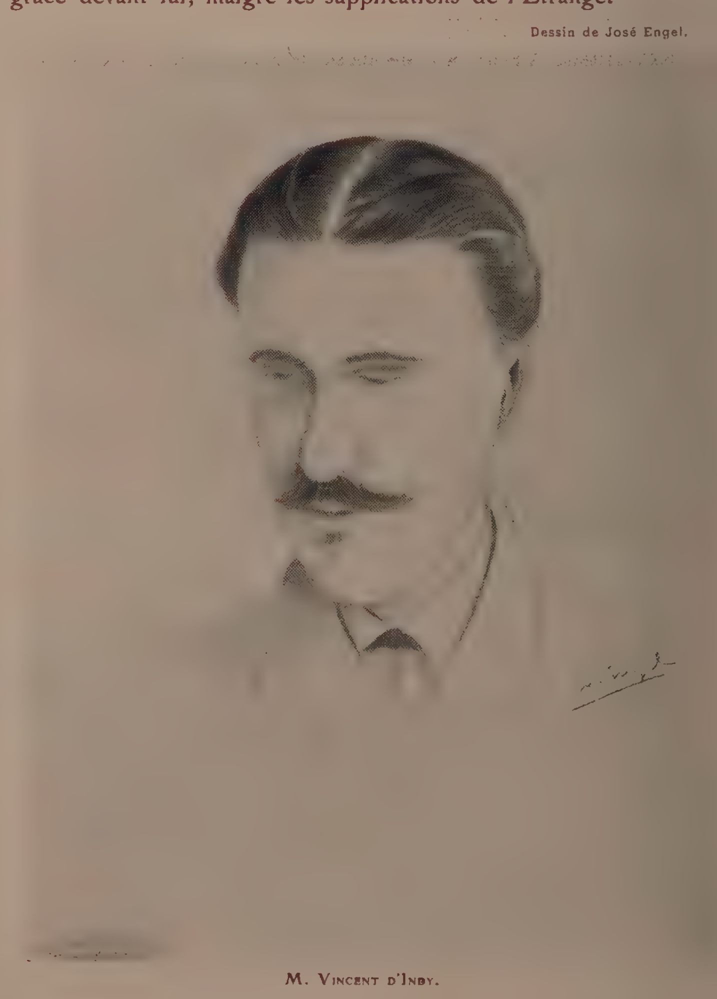
Le théâtre représente un val de roches au bord de l'océan, tour à tour calme ou tumultueux et roulant ses flots écumants vers les sables de la grève. C'est le commencement de l'infini. Dans un repli de terrain s'abrite un village de pêcheurs : ceux-ci se plaignent de la mauvaise pêche, les femmes se lamentent pour les petits et tous, dans une colère commune, maudissent l'Etranger qui depuis peu, vit dans le bourg et qui, lui, retire toujours ses filets pleins de poissons. Personne ne connaît le nom de cet homme, on ne sait d'où il vient, il porte à son béret de marin une émeraude lumineuse et on le tient presque pour un sorcier, car on l'a vu maintes fois calmer la mer furieuse et même sauver des marins voués à une mort certaine. Mais bien qu'il soit toujours prêt à défendre les faibles, à consoler les malheureux, à donner son bien aux pauvres ; on ne l'aime point. Seule, une jeune fille s'intéresse à lui : c'est Vita, la fiancée du beau douanier. Souvent elle s'est arrêtée auprès de l'Etranger, retenue par un charme qu'elle ne comprend pas. Certes le douanier lui plaît ; il est joli, enjoué, il a un beau costume ; mais l'autre si doux et si triste, l'attire, la retient et la fatalité qui rapproche chaque jour Vita de l'Etranger l'éloigne davantage de son fiancé. Alors que le premier est bon et secourable à tous, le second se montre inflexible envers les pauvres diables qu'il trouve en défaut. Précisément un contrebandier qu'il a pris ne peut trouver grâce devant lui, malgré les supplications de l'Étranger et celles de Vita qui implorent le pardon pour les enfants du malheureux. Le douanier, il est vrai, fait son devoir, aussi Vita ne lui en veut pas: mais elle ne sera jamais sa femme. A celui qui manque de miséricorde et moleste les miséreux, dans l'espoir d'avoir sa part de prise, elle préfère celui qui est bon et elle ne s'en détachera plus.

C'est le premier acte.

Quand la toile se relève sur le même décor, c'est le dimanche matin, les pêcheurs ont attendu à la messe la publication des bans du mariage ; mais les bans n'ont pas été publiés et lorsque le douanier apporte joyeusement à Vita, comme présent de noces, un collier acheté du prix de l'arrestation du contrebandier, la jeune fille refuse et congédie son fiancé.

Vita, heureuse maintenant, pense rester auprès de l'Etranger : mais celui-ci s'approche d'elle et lui annonce gravement qu'il va partir. Pourquoi ? Parce que Dieu lui a imposé une mission sainte, qu'il doit se consacrer au bien des autres sans penser à soi, parce que son cœur jamais ne s'est donné à une femme, sinon à celle qui lui est apparue sur cette grève, et là est le malheur puisque lui qui ne doit qu'apaiser vient d'exciter le trouble dans une âme ; lui qui ne doit que penser aux autres a commis la faute de penser à soi-même dans un rêve d'amour humain. Il partira donc ; mais l'émeraude qu'il porte et qui brilla jadis à l'avant de la barque de Lazare le ressuscité, l'émeraude qui en apaisant les tempêtes sauve les hommes en péril, l'émeraude qui était enfin le gage de sa prédestination, il la donnera à Vita pour qu'elle la conserve en souvenir de lui ; et, tenu de disparaître pour expier l'oubli des ordres d'en haut, l'homme sans nom, à pas lents, son filet sur l'épaule, s'en va plus loin, là-bas, vers l'inconnu.....

Dessin de José Engel.



M. Vincent d'Indy.

Cl. Rev. Théât.

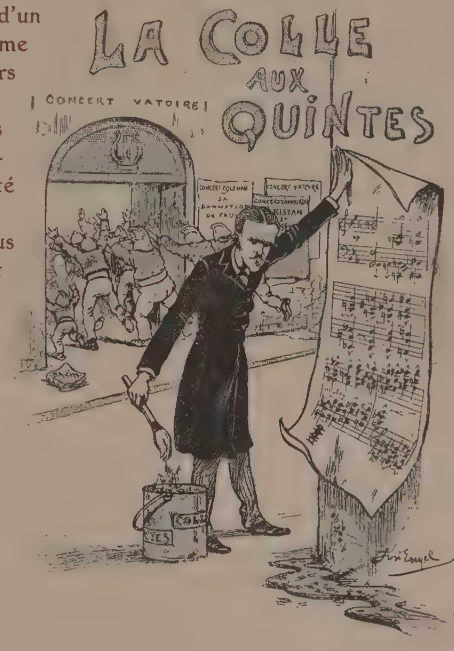


Maquette de M. Jambon, pour le décor de l'*Etranger*.

La malheureuse et simple jeune fille seule, éperdue dans cet isolement qui la surprend se tourne alors vers la mer et désespérée, lance l'émeraude de miracle ; mais aussitôt les flots se soulèvent, la tempête se déchaîne et met en péril une barque de pêche restée au large ; la foule des marins se précipite vers la grève, toute tentative de secours semble impossible, lorsqu'une voix retentit : « Armez le canot ». C'est l'Étranger, revenu pour tenter une dernière œuvre de salut, et le seul être qui ose le suivre c'est Vita, qui ne veut plus se séparer de celui qu'elle aime ; et le canot s'en va vers l'abîme. Pendant quelques instants les marins restés sur le rivage parviennent à maintenir le câble de secours ; mais la corde casse et les deux malheureux sont précipités dans le gouffre qui les unit, et le drame se termine ainsi dans un silence d'horreur pendant que plane le *De profundis clamavi ad te, Domine*.

Cette dernière scène est d'une émotion d'autant plus poignante qu'elle est due simplement à la Beauté même de l'œuvre et non à une situation adroitement présentée ainsi qu'il arrive trop souvent.

Dans cet admirable drame, on l'a compris, l'Etranger c'est l'Idéal et Vita c'est la Vie ; d'un côté le Rêve à jamais assouvi, de l'autre l'âme humaine ne pouvant satisfaire le Rêve. Le poème et la musique se confondent, le premier est en quelque sorte l'intelligence même du drame alors que la seconde en est l'âme ; et ce que le poème peut laisser dans l'ombre, la musique l'éclaire, l'explique en une polyphonie à la fois simple et vivante. Tout y est magnifiquement traité, les gradations de sonorité, les enchaînements harmoniques et c'est par des acclamations enthousiastes qu'on a salué la magistrale péroraison où se déchaînent à la fois les passions de l'humanité et les tempêtes de l'océan.




Dessin de José Engel

L'interprétation est à la hauteur de l'œuvre. Mlle Bréval a trouvé dans Vita une de ses plus belles créations. Sa jolie voix, si puissante et si pure, pouvait seule affronter ce rôle écrasant qu'elle a rendu avec une simplicité touchante. L'Etranger, c'est M. Delmas, toujours merveilleux chanteur. Quel dommage que chez lui le comédien soit au-dessous du virtuose. A l'encontre de certains de ses camarades, M. Delmas ne sait pas, lui, abdiquer sa personnalité; qu'il chante Saint-Bris, Wotan, Sachs, ou Don Juan, c'est toujours M. Delmas, avec les mêmes gestes, la même allure. Pourquoi ? Voilà un petit défaut dont il lui serait facile de se corriger... M. Laffitte enfin s'est montré, comme toujours, habile chanteur dans le rôle du douanier.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Lindsay
Constance, de l'*Enlèvement au Sérail*.

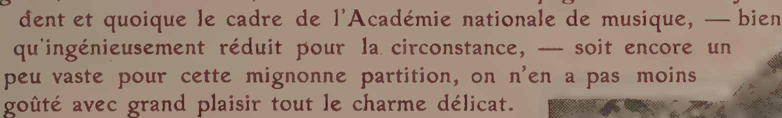
L'orchestre, sous la direction de M. Paul Vidal a droit à tous les éloges et la mise en scène est de tous points remarquable. Il n'y a qu'un décor, mais il est superbe et jamais, sur aucune scène, on n'avait réussi à nous montrer la mer sous un aspect aussi saisissant, surtout au moment de la tempête où les flots déchaînés sous le vent mugissant, viennent se briser sur le roc.

C'est d'un réalisme superbe et voilà qui fait grand honneur au génie inventif de M. Gailhard.



Pour compléter le spectacle, l'Opéra a repris le délicieux petit chef-d'œuvre de Mozart, l'*Enlèvement au Sérail*, composé en 1782 sur la demande de l'empereur Joseph II, — qui trouva alors cette musique trop savante, — et joué depuis en Allemagne sous le nom de *Belmont et Constance*. Représenté, pour la première fois, à Paris, en 1802, cet opéra-bouffe fut repris au Théâtre lyrique en 1859, sur un arrangement de Prosper Pascal qui avait eu l'ingénieuse idée d'orchestrer pour cet ouvrage la sonate pour piano *Allegro alla Turca*, connue sous le nom de *Marche Turque* et intercalée depuis dans l'adorable ballet de *Don Juan*.

Nous mentirions en disant que le livret de l'*Enlèvement au Sérail* n'a pas outrageusement vieilli ; ces invraisemblables histoires de turcs n'intéressent plus guère maintenant ; mais la musique a conservé toute sa grâce, toute sa fantaisie, toute sa fraîcheur. Les pages délicieuses y abondent et quoique le cadre de l'Académie nationale de musique, — bien qu'ingénieusement réduit pour la circonstance, — soit encore un peu vaste pour cette mignonne partition, on n'en a pas moins goûté avec grand plaisir tout le charme délicat.



L'interprétation est d'ailleurs fort agréable. Deux charmantes débutantes Mlle Lindsay, très jolie sous le cosume de Constance, et Mlle Verlet, gazouillent délicieusement ; M. Affre ne mérite que des éloges, ainsi que M. Laffitte, et M. Gresse a mis toute la salle en gaieté dans le rôle de l'eunuque.

Voilà une heureuse reconstitution d'une jolie petite œuvre que le public actuel ne connaissait point et les tentatives de ce genre sont trop rares pour que nous n'y applaudissions pas de tout cœur.

Cl Rev. Théât.



Maquette de M. Jambon, pour le 1er acte de l'*Enlèvement au Sérail*.

Cl Aime Dupont, New York



Mlle Calvé (*Messaline*).

Après la triomphale *Hérodiade*, après la modeste *Flamenca* et la *Juive*, l'Opéra municipal de la Gaîté, pour terminer sa « saison », vient de nous donner la *Messaline* de M. Isidore de Lara. Soigneusement présenté à l'admiration des foules, tant par de savantes notes, certainement désintéressées, que par de complaisants télégrammes venus de tous les points où se trouve un Casino, ce drame lyrique nous était annoncé comme un pur chef-d'œuvre appelé à émerveiller tous les amateurs de musique et même ceux qui ne le sont pas. Ni les uns, ni les autres n'ont dû y trouver leur compte à en juger par la froideur de la salle qui, en dehors de quelques amis du sympathique auteur, n'a guère réservé qu'aux interprètes des applaudissements d'ailleurs très mérités. Convenons de suite, il n'en pouvait être autrement.





M. Duc.

Nous comprenons que le musicien ait été tenté par cette fameuse *Messaline* qui mieux présentée, lui eut permis d'évoquer, en des milieux pittoresques, un type intéressant d'ardente passion ; malheureusement les librettistes, le poète Armand Silvestre et M. Eugène Morand, ne nous ont montré dans la mère de Britannicus qu'une commune créature, débauchée pour la seule débauche, sans amour, sans le moindre sentiment de tendresse même passager. Ils ont fait ainsi de leur héroïne un personnage foncièrement antipathique, donc qui n'émeut pas. Les deux amants de la belle impératrice, le poète Harès et son frère, le gladiateur Hélion, ne sont pas beaucoup plus intéressants ; qu'on en juge :

Nous sommes à Rome. Au premier acte, dans les jardins du Palatin, les esclaves de Messaline chantent tandis que l'impératrice s'éveille. Myrrhon le sceptique raille la conduite de Messaline et l'on parle d'une chanson faite par Harès, le frère du gladiateur Hélion, chanson terrible contre l'impératrice. Messaline apparaît. La chanson se fait entendre. On amène Harès. Messaline ne veut pas que la foule le malmène et au lieu de punir cet homme qui la fouaille publiquement, elle s'efforce de le griser du regard et l'enivre par sa beauté. Au second acte qui se passe au faubourg de Suburre, où la foule de Rome se livre à l'orgie, Harès est déjà abandonné par Messaline qui le dédaigne ; mais lui l'aime encore et il confie ses peines à son frère le gladiateur qui, poursuivi par la foule idolâtre, vient se réfugier dans la taverne. Messaline paraît. Venue pour chercher, au hasard de la rencontre, la caresse de quelque robuste portefaix, l'impératrice est en butte aux assiduités des débauchés qui la poursuivent sans merci. Après un combat assez ridicule et d'ailleurs bien mal réglé, Hélion la délivre et Messaline tombe reconnaissante dans les bras de son sauveur. Au troisième tableau Messaline, dans une petite maison secrète, attend la visite du gladiateur qui ignore encore la qualité de sa nouvelle maîtresse. Hélion arrive, les deux amants s'étreignent. Mais on frappe à la porte : c'est Harès qui toujours fou d'amour, veut encore posséder l'enivrante créature ; il insiste, il supplie ; pour toute réponse l'impératrice le fait jeter dans le Tibre, après quoi, elle revient toute souriante vers Hélion. Quelle charmante femme ! Heureusement, le bourbeux fleuve était, sans doute selon son habitude, à peu près à sec, car au tableau suivant nous revoyons Harès qui, sauvé par des bateliers, menace du poing Messaline dont on aperçoit la petite maison éclairée, là-bas, de l'autre côté du Tibre ; Transtevere, comme disent les romains. Harès, qui n'a pas encore digéré son bain, jure de se venger sans retard.

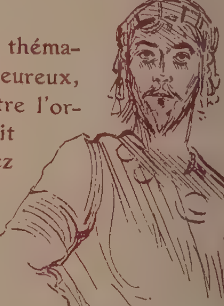
Le lendemain, c'est grande fête au cirque. Messaline, seule dans la loge impériale, suit en souriant ses pensées amoureuses lorsqu'on lui remet un billet qui lui annonce qu'on veut l'assassiner. Hélion est là ; il sait aussi qu'un homme a juré de se venger des atrocités de Messaline et lorsque l'assassin se précipite il le tue avant même de reconnaître que c'est son frère ; puis désespéré de cette gaffe monumentale — il y a de quoi — il va se faire dévorer par les lions ou par les loups, sous les yeux même de Messaline qui du reste en a vu bien d'autres. Telle est l'histoire, en sa froide cruauté. Certes ces quatre actes ne se déroulent pas sans quelques belles scènes ; telle la dernière du premier tableau : *J'aime entendre ta voix, chante ;* où Messaline séduit si facilement le jeune Harès, qui, pour un pamphlétaire qu'on proclame si farouche, fait bien vite bon marché de ses opinions. Là le musicien chante réellement ; et il ne se fâchera certainement pas si nous lui disons que dans cette petite partie du drame il nous a presque rappelé Massenet.

Mais que dire du reste. C'est trouble, confus ; on se reconnaît difficilement dans les rappels thématiques qui sont hachés, interrompus brusquement par des morceaux distincts, pas toujours très heureux, et si la recherche mélodique est apparente, si les parties vocales sont assez bien traitées, par contre l'orchestration est inégale, indécise et ce qui veut être de la couleur n'est trop souvent que du bruit et même un bruit infernal. Il y a là de cruelles orgies de tambour qui doivent nécessiter chez l'artiste qui en joue un biceps peu ordinaire.....

Louons l'interprétation qui est remarquable. Mlle Calvé, belle, souple, attirante, captivante, est une Messaline idéale ; dans ce rôle si difficile et, disons-le franchement, si mauvais, elle s'est montrée plus séductrice que jamais. M. Renaud, enveloppant, calin, chante délicieusement la romance à l'impératrice ; Mlle Blot, digne d'un meilleur sort, égrène le cristal de sa jolie voix dans un petit rôle de suivante ; enfin, M. Duc, en hercule, fait vibrer la salle, et trembler tous les lustres.

Jules MARTIN.

Mlle Calvé





M. Renaud.





Mlle Lucienne Bréval.



# Figures d'Artistes

## LUCIENNE BRÉVAL

Parmi toutes celles et tous ceux qui honorent l'Art, à quelque titre que ce soit et que nous sommes toujours heureux de saluer, Mlle Lucienne Bréval tient incontestablement l'une des premières places ; aussi est-ce avec un réel plaisir que nous consacrons ces quelques lignes à la grande artiste qui vient de remporter de nouveau, à l'Opéra, un si brillant et si légitime succès.

Elle est trop connue de nos lecteurs pour que nous nous attardions à faire ici son portrait : dans le plein épanouissement de sa luxuriante beauté, Mlle Bréval est de celles qui n'ont qu'à paraître pour conquérir et pour charmer ; il en fut du reste toujours ainsi depuis qu'elle parut pour la première fois sur la scène de l'Opéra, au cœur même de ce Paris dont elle a fait sa patrie d'adoption.

Née au rustique pays d'Helvétie, elle fut en effet dès sa prime jeunesse, attirée vers cette Ville-Lumière qui fait les gloires, qui consacre les renommées ; et, ses premières études musicales terminées à Genève, la jeune fille n'eut qu'un désir, ne poursuivit qu'un but : entrer à notre Conservatoire de musique où elle fut d'ailleurs reçue l'une des premières. Bûcheuse acharnée, se vouant toute à son art, l'élève, au milieu de ses excellents professeurs, devint vite une artiste et tous ceux qui assistaient à son concours de fin d'année se souviennent certainement de son admirable réplique dans les *Huguenots* où elle cria le « Sauvez Raoul » avec une telle rapidité, une telle passion que cette seule phrase lui assurait le premier prix sans qu'il lui soit nécessaire de concourir pour son compte personnel. Ce fut une révélation et du premier coup, — un coup de maître, — la jeune et jolie pensionnaire devenait presque une étoile. A dire vrai ce ne fut une révélation que pour les profanes ; les initiés, ceux qui savent et qui guettent étaient depuis longtemps fixés sur l'avenir de la jeune fille. Gounod, notamment, qui s'y connaissait en voix et en femmes avait absolument tenu à lui confier le rôle d'un des deux anges, dans la reprise de *Jeanne d'Arc* au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Ce fut la première apparition de Lucienne Bréval devant le public et à ce modeste début se rattache un souvenir assez amusant : les deux anges, — l'autre rôle était également tenu par une élève du Conservatoire dont nous ne nous rappelons plus le nom, — blottis dans leurs niches en attendant que le machiniste les laisse apparaître aux yeux de la Pucelle, n'avaient, pour tuer le temps, et afin de mieux voir ce qui se passait sur la scène, rien trouvé de mieux que d'appliquer leurs jolis yeux contre la toile du décor, sans se rendre compte qu'ils se noircissaient la figure tout en détruisant l'équilibre de leur auréole. Aussi l'ahurissement fut-il grand parmi les spectateurs quand, quelques instants plus tard, apparurent les deux envoyés célestes dont l'allure n'avait alors plus rien de paradisiaque. On rit, Sarah se fâcha d'abord tout rouge, puis bonne comme toujours, en rit aussi à son tour et pardonna.

Comme Gounod, M. Gailhard s'intéressait aussi à la jeune artiste depuis son entrée au Conservatoire. De même que Lucienne Bréval rêvait d'entrer à l'Opéra, de même le directeur de l'Académie nationale de musique escomptait déjà de belles soirées, avec sa future étoile. Tous deux ont tenu parole, puisque marchant de succès en succès, la brillante cantatrice est rapidement parvenue à prendre la première place.

Ses débuts eurent lieu dans l'*Africaine*, par ce rôle écrasant de Sélika, qu'elle joua en artiste consommée, puis ce fût Salammbô ; Vénus, de *Tannhauser*, qui convient à la fois si bien à sa voix et à sa beauté ; Valentine, des *Huguenots*, où elle est admirable de passion ; Brunehilde, de *Sigurd* ; Chimène, du *Cid* ; Dolorès, de *Patrie !* Aïda ; autant de rôles, autant de succès.

Etonnez-vous après cela qu'on lui confie les plus belles

Cl. Aimé Dupont, New-York.



Mlle Lucienne Bréval.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle Lucienne Bréval (Vita, de *l'Etranger*).

créations : c'est d'abord Brunehild, de la *Walkyrie* ; puis Yamina, de la *Montagne noire* : Eva, des *Maitres Chanteurs* et enfin l'admirable Vita, de *l'Etranger*.

Entre temps elle fait une apparition à l'Opéra-Comique, pour créer la *Grisélidis* de Massenet, et profitant de quelques congés, elle donne libre cours à sa passion des voyages en allant tantôt à New-York, tantôt à Londres, à Monte-Carlo ou à Bruxelles, mais revenant toujours à son cher Paris, à son cher Opéra, qu'elle adore par dessus tout et qui le lui rend bien.

Il n'est pas en effet d'artiste plus aimée et si nous voulions ici marcher sur la trace de certains de nos confréres qui s'ingénient à créer des primes pour leurs lecteurs, la *Revue Théâtrale* pourrait, sans risquer de sortir un centime de sa caisse, offrir une fortune à qui découvrirait un ennemi à Mlle Bréval.

Comment en aurait-elle ? Simple et modeste, elle ne s'occupe guère des autres et ne demande jamais rien.

Interrogez auteurs, directeurs ; ils vous diront qu'elle n'a jamais rien sollicité. Tranquille et toute à son art elle attend ; si on lui propose un rôle à sa convenance, elle le prend, l'étudie, le fait sien : elle travaille, elle cherche sans relâche, voulant toujours faire mieux, ce qui paraît pourtant impossible ; aussi se garde-t-on bien de lui donner la moindre indication ; on sait qu'elle trouvera et qu'elle trouvera juste.

Jusqu'au dernier moment, les répétitions dureraient-elles des années, elle parvient à modifier encore son personnage jusqu'au jour de la première où elle abdique alors toute personnalité pour vivre réellement son rôle. Ah, vous les privilégiés, qui pouvez franchir le seuil des coulisses, n'essayez pas d'aller féliciter l'artiste au cours d'une représentation : elle ne vous comprendrait pas et ne voudrait point vous reconnaître. Qu'elle soit la voluptueuse Vénus, la farouche Brunehilde, l'amoureuse Valentine ou l'énigmatique Vita, elle reste complètement étrangère à tout ce qui n'est pas son rôle, au rôle qu'elle vit, qu'elle souffre. Ce n'est que bien après, lorsque l'écho des derniers applaudissements s'est éteint tout au fond des corridors, que Mlle Lucienne Bréval remise peu à peu des émotions qu'elle vient de ressentir, redevient alors ce qu'elle était auparavant : la femme la plus charmante qui soit au monde.

Ils sont rares les artistes qui, sans compter, pour le simple amour de l'Art, nous abandonnent ainsi chaque soir un peu de leur propre vie ; et quand on en rencontre qui comme Lucienne Bréval, la Vita d'hier, l'Yseult de demain, font preuve de tant de sincérité et de tant d'abnégation, on ne saurait trop les féliciter et aussi les remercier, tant pour la perfection qu'ils atteignent que pour les inappréciables joies qu'ils nous donnent.

Et nous sommes d'autant plus heureux de le dire ici que Mlle Bréval n'est pas seulement une grande artiste : c'est aussi un grand cœur. Nous ne parlons pas au nom de ses innombrables amis, pour qui elle pousserait le dévouement jusqu'au sacrifice ; mais pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui ayant à s'occuper d'œuvres de charité n'ont jamais hésité à venir solliciter le concours de la charmante cantatrice, sûrs qu'ils étaient d'avance d'un parfait accueil.

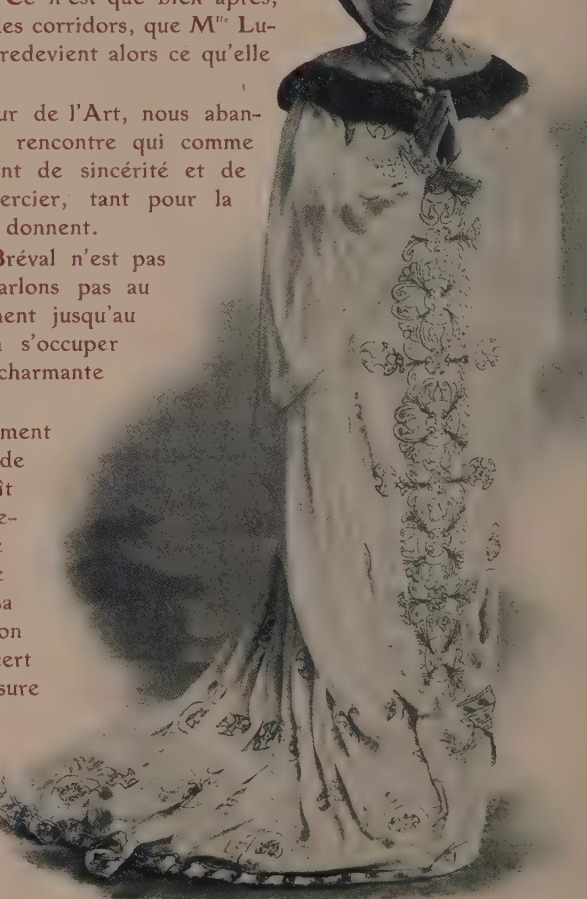
Là-bas, en effet, près du Parc Monceau, dans l'élégant appartement encombré d'objets d'art, au milieu desquels sourit un délicieux buste de Falguière représentant l'exquise maîtresse de la maison, celle-ci ne connaît pas de plus grande joie que de pouvoir promettre son concours au soulagement d'une intéressante infortune, et nous savons que pour cela on ne s'adressa jamais à elle en vain. Peut-être va-t-elle nous en vouloir de divulguer ainsi son cher secret. Qu'elle nous pardonne ; malgré toute sa modestie, il est une chose qu'elle ne peut parvenir à cacher ; c'est son nom qui flamboie en première ligne sur toute affiche annonçant un concert de charité, une représentation de bienfaisance et où sa seule présence assure toujours une brillante recette.

Lucienne Bréval, nous l'avons dit, a commencé à la scène par être un ange.

Depuis, on le voit, au théâtre comme à la ville, elle a continué.....

Jules MARTIN.

Cl. Reutlinger.



Mlle Lucienne Bréval (Grisélidis).



# Sonnets de l'Entr'acte

## Côté Cour
(où l'on encense)

### DIÉTERLE

*Sa voix perle, son rire perle,*
*Ses yeux sont deux purs diamants :*
*Ses moindres gestes sont charmants :*
*C'est un joli bijou, Diéterle.*

*Tandis qu'autour d'elle déferle*
*Le flot des applaudissements,*
*Je me rappelle la « mouchèrle »*
*Et ses joyeux gazouillements.*

*La « moucherle », c'est la fauvette*
*A tête noire de chez nous,*
*Qui chante en faisant la navette*
*Entre les chênes et les houx :*
*Le plus gentil oiseau du monde...*

*Différence : Diéterle est blonde.*

## Côté Jardin
(où l'on bêche)

### AUX CRITIQUES DRAMATIQUES

*Variation sur un air de Musset*

*Critiques, nuls ou bien insignes,*
*Vous avez le fatal pouvoir*
*De nous jeter, par quelques lignes,*
*Dans l'ivresse ou le désespoir.*

*Vous êtes souvent dans les vignes,*
*Vous dites blanc, vous dites noir ;*
*Mainte oie, hélas ! juge les cygnes*
*Et vous les déplume, il faut voir !*

*Préférant le thé, près de l'âtre,*
*D'aucuns ne vont pas au théâtre ;*
*D'autres n'y vont qu'avec mépris...*

*Dans le succès ou dans la « veste »,*
*Le seul beau rôle qui vous reste*
*Est d'avoir quelquefois compris.*

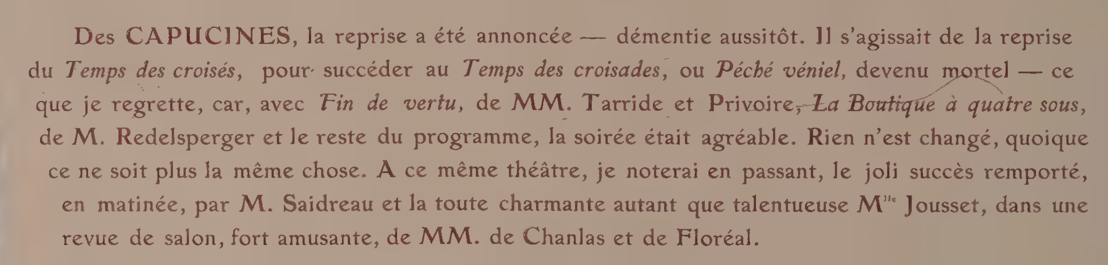
*Henri* SECOND.



# Théâtres accotés

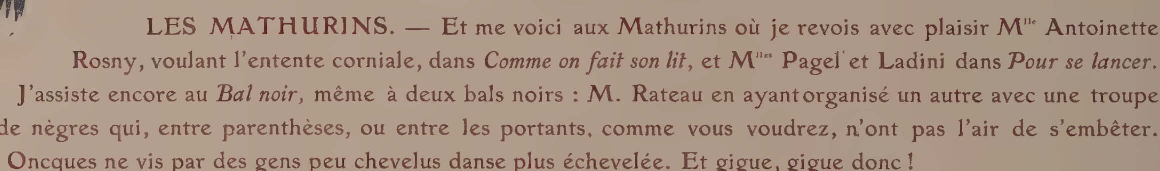
De toute la saison théâtrale, Décembre est le mois le plus recherché des auteurs qui désirent la représentation de leurs pièces. Point que le public montre davantage de chaleur par trois degrés au-dessous de zéro ; point qu'il faille, pour exciter ses claquements de mains, lui faire claquer des dents ! Non. Nos aimables directeurs ont des systèmes perfectionnés pour chauffer l'enthousiasme et aussi leurs salles. On peut, en toute quiétude, retirer son pardessus et garder son libre arbitre. Le frisson dramatique ne donne pas de bronchite. Décembre est meilleur à cause des fêtes qui clôturent l'année, car, pour peu qu'un spectacle soit gai, corsé — ou bien lancé — le nombre des représentations dépasse l'ordinaire... et l'ordinaire des dramatistes s'augmente en raison de la faveur accordée à leurs productions ; considération d'extrême importance — je crois. La nature, comme les gens de lettres, ne perd pas ses droits.

Ainsi, les fournisseurs de notre Grand Guignol national — 21 *bis*, rue Chaptal, la porte au fond — nagent en plein Pactole, grâce à l'*Entôlage*, de M. Jourda, à *La Barbe*, de M. Laut, à *Deux heures du matin... quartier Marbeuf*, de M. Lorrain, et *Hue ! Cocotte*, de M. Nanteuil ; quatre succès qui permettront à Max Maurey de terminer cinq pièces en un acte, deux en trois... d'en lire quatre cent-cinquante — exactement, paraît-il, — et de s'abonner à plusieurs cabinets de lecture ! Ce sont mes vœux de bonne année.



Des CAPUCINES, la reprise a été annoncée — démentie aussitôt. Il s'agissait de la reprise du *Temps des croisés*, pour succéder au *Temps des croisades*, ou *Péché véniel*, devenu mortel — ce que je regrette, car, avec *Fin de vertu*, de MM. Tarride et Privoire, *La Boutique à quatre sous*, de M. Redelsperger et le reste du programme, la soirée était agréable. Rien n'est changé, quoique ce ne soit plus la même chose. A ce même théâtre, je noterai en passant, le joli succès remporté, en matinée, par M. Saidreau et la toute charmante autant que talentueuse Mlle Jousset, dans une revue de salon, fort amusante, de MM. de Chanlas et de Floréal.

Mlle Sergy (Églantine) de *T'en as un grain*



LES MATHURINS. — Et me voici aux Mathurins où je revois avec plaisir Mlle Antoinette Rosny, voulant l'entente corniale, dans *Comme on fait son lit*, et Mlles Pagel et Ladini dans *Pour se lancer*. J'assiste encore au *Bal noir*, même à deux bals noirs : M. Rateau en ayant organisé un autre avec une troupe de nègres qui, entre parenthèses, ou entre les portants, comme vous voudrez, n'ont pas l'air de s'embêter. Oncques ne vis par des gens peu chevelus danse plus échevelée. Et gigue, gigue donc !

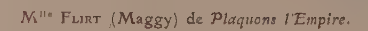
M. Krauss (Christian Saudral) dans *Bal noir*

*T'en as un grain !* est une revue de MM. Jean Meudrot et C.-A. Carpentier, une revuette, dis-je, pour établir son caractère de fantaisie légère. Spirituelle, naturellement, et très mouvementée, et originale. On ne monte pas de bateaux au ministre de la Marine. Par contre, il y est question de Marceau et de Napoléon, ces deux grands hommes incarnés par le nain Delphin que tant de grandeur ne hausse pas d'une semelle, mais qui se taille un succès de belle taille. A lui la couverture. C'est à peine si, malgré d'impériales épaules, le charme de sa beauté souriante et tout son entrain, Mlle Sergy, la commère, peut lui arriver à la cheville. Elle y arrive. Mais celui qui le met, puis-je dire, dans sa poche, c'est M. Carpentier, C. A. — comédien-auteur. — Comme Delphin s'empare de la couverture, il prend la courtepointe et la manie de façon si adroite qu'il nous fait bisser, satisfaits, sa fantaisie et ses couplets.

Aussi bien, quand, à la fin, Delphin vint annoncer les auteurs, il fut accueilli par une salve d'applaudissements.

Cette revue continuera, je l'espère... Cependant, pour plus de certitude, il n'eut pas été inutile d'y placer un nègre, au besoin un de ceux de *Plaquons l'Empire*. Je me trompe peut-être, mais je crois que les pièces où il y a beaucoup de mulâtres sont assurées de plus durable succès.

Henry FRANSOIS.



Mlle Flirt (Maggy) de *Plaquons l'Empire*.



# CONCERTS & MUSIC-HALLS

## AU NOUVEAU CIRQUE. — MODERN-SPORTS, pantomime à grand spectacle en 3 tableaux.

M. Houcke a les idées les plus moralisatrices du monde. Oh! entendons-nous! N'allez pas croire que le Directeur du Nouveau Cirque veuille transformer ses spectacles en d'ennuyeuses prédications sur la vertu. Cela ferait peut-être rire, mais après la représentation. Méditez seulement un peu cette question : Comment devra-t-on s'y prendre pour que la femme du xx<sup>e</sup> siècle soit nantie des plus nombreuses perfections réservées au sexe faible? M. Houcke, qui s'y connaît, répond : par un usage judicieux mais fréquent des sports. La gymnastique raisonnée durcira les membres féminins, assouplira les muscles, dégagera la poitrine comprimée, fera de nos compagnes les parfaites images des statues antiques : la danse harmonisera leurs mouvements, rendra leur marche élégante et facile. J'irais loin si je développais ce thème. Ajoutez-y par surcroît que, bien entendu, les esprits se transformant en même temps que les corps, il est impossible que la femme ne soit pas munie de toutes les perfections morales ; ... *in corpore sano* : vous l'avez dit!

Cl. Rev. Théât.



Ruth. Chocolat. Fred. Mamy.



Donc, le premier tableau de *Modern Sports* se passe dans un gymnase américain. Gymnase modèle, aux appareils dernière invention. Le directeur, c'est Footit, méconnaissable sous sa perruque blonde et sa longue moustache saxonne. Le professeur est d'ailleurs d'une très contestable habileté. A ses élèves, il paraît enseigner surtout l'art des chutes et des bruyantes maladresses. Son personnel se compose de deux femmes de couleur : la placide Mamy et... Chocolat, extraordinaire de simiesque ahurissement. Entrent les élèves dans leurs élégants costumes de sport. Mouvements d'ensemble, sauts au tremplin, barres parrallèles, trapèze, anneaux, exercices avec un tas d'appareils dont je serais fort empêché de vous donner le nom. Les gouvernantes de ces demoiselles les suivent du regard avec une attention passionnée. Sous les chapeaux et les robes hétéroclites de ces dignes matrones, vous avez déjà reconnu certains des clowns les plus agiles du cirque. L'intérêt qu'elles apportent à ce spectacle, croît de minute en minute : oubliant toute retenue, elles s'élancent, c'est une ruée indicible sur le tremplin, aux parallèles, cela tombe, cela glisse, les inhabiles gymnastes mordent la poussière, dans un unanime éclat de rire. Chocolat entame avec une adversaire bénévole une effroyable partie de lutte. Des malheureuses s'agitent terrifiées tout en haut du portique, pendant que, suspendus à des cordes tournantes, leurs camarades font des sauts surprenants. Et l'orchestre frénétique joue le plus endiablé rag-time.

*Second Tableau.* Un salon dans le monde des quatre cents. La mise en scène est d'un luxe étonnant, tout ce que le modern-style a produit de plus récent, de plus élégant, de plus confortable est réuni ici.

C'est dans ce cadre que font leur entrée les jeunes filles de la haute société de New-York. Je vous recommande ce ballet : robes blanches brodées de fleurs doucement nuancées, grands chapeaux à fleurs. Un motif est vraiment joli : les danseuses déroulent à terre de longs rubans qui décrivent les limites d'un tennis et son filet, et deux d'entre elles jouent une courte partie : c'est même, ma foi, pas mal servi du tout.

Arrivent de jeunes gentlemen, en costumes clairs. On étale un tapis sur lequel sont dessinés des lignes indiquant des camps : c'est le boston-ball, un ingénieux polo, dont les joueurs sont des danseurs. Cela est tout à fait nouveau et joli. Je pourrais vous citer des salons parisiens où l'on danse déjà le boston-ball.

Autre danse nouvelle : le Trans-Atlantic : le succès de la saison. Cela se compose en résumé de dix motifs de seize mesures chacun : cinq motifs de two-step alternant avec cinq motifs de cake-walk; mais d'un cake-walk atténué pour ce qu'il avait de sauvage, de primitif et d'inconvenable, tout en gardant sa verve et son entrain, et sa cadence sans pareille. Cela se termine par une promenade générale.

Cl. Rev. Théât.

Cl. Rev. Théât.



La musique composée ou réunie par l'habile chef d'orchestre, M. Wittman, est d'un entrain bien amusant. Tous ces rag-time, ces coon- dance, ces bostons et ces Trans-Atlantics vous secouent, vous enlèvent, vous mettent le diable au corps.

*Dernier Tableau.* Une fête nautique : bateaux lumineux, jets d'eau, fontaines lumineuses, apparition de la femme telle que les sports modernes nous la feront.

Un des clous de cette jolie pantomime est la danse et la chanson des petits nègres Walker, Ruth et Fred, dont on se rappelle l'immense succès l'an dernier. Ils sont délicieux cette année, plus délicieux vraiment que l'autre année.

Il y a une autre américaine, une blanche, celle-là, Miss Myora Isler, le champion du boston-ball, dont la danse élégante obtient chaque jour un pareil succès.

N'allez surtout pas croire que vous avez à faire à un ordinaire corps de ballet. Il y a des noms, des figures et des jambes que vous devez apprendre à connaître. Voici M<sup>lle</sup> Lydia Thoma, allemande par sa naissance, six fois parisienne par la grâce. Voici M<sup>lle</sup> Maria Lancry, qui fut, il y a quelque temps, une des plus jolies danseuses de l'Opéra-Comique. M<sup>lle</sup> Lucie Delvaux, M<sup>lle</sup> Lily Footit qui porte avec fierté un nom illustre.

M<sup>lle</sup> Bauty experte à imiter les trompes d'auto. M<sup>lle</sup> Louty Daubney, qui sait toutes les danses et fut un des champions au concours de cake-walk. M<sup>lle</sup> Camélia, toute petite, grand prix de voltige à cheval et sa rivale en l'art équestre, M<sup>lle</sup> Friand. Miss Lena Seaford et miss Madge Wilson, M<sup>me</sup> Fouilloux ; les sœurs Ronay, les trois sœurs Marcotte. N'oublions pas cette jeune personne qui offre des houpettes à poudre de riz et des flacons d'odeur; c'est l'angélique Angèle Lanoë : une crême.

Et puis, comme vous avez sûrement remarqué l'affiche de Modern-Sports, rappelez-vous qu'elle est de M. Mahut, un modeste et un timide.

R. SAINTE MARIE.



M<sup>lle</sup> Monterito.

# LE THÉATRE RÉTROSPECTIF

## LES ÉTOILES MISES EN PIÈCES

Sophie Arnould.

L'on va ressusciter cette célèbre Montansier, une des figures les plus curieuses de notre théâtre, d'abord actrice, puis directrice et qui, sous cette deuxième forme, fit assurément preuve d'un génie incomparable, puisqu'elle en arriva à posséder, à un moment, une cinquantaine de scènes disséminées par toute la France, pour lesquelles on lui allouait de telles subventions qu'elle put un jour réclamer à l'État, par la voie judiciaire, des sommes, dont le total dépassait le million ! Nous avons d'elle un souvenir encore debout, et qui ne disparaîtra pas de sitôt : ce joli théâtre du Palais-Royal, où sont éclos tant de joyeux chefs-d'œuvre. Mais le plus intéressant d'elle fut certainement sa vie, ses amours, si singulièrement combinées avec les nécessités de son administration multiple, qu'elle ne perdait jamais de vue, y soumettant ses caprices, ses fantaisies, même ses passions les plus durables. Elle était à la fois une intrigante sans égale et une emballée frénétique, à ce point que Barras prétend dans ses mémoires qu'elle voulut épouser le général Bonaparte, vers l'époque de Vendémiaire. Elle aurait alors pu être sa mère, pour le moins ! D'ailleurs, Barras a si copieusement menti dans les dits mémoires, qu'il serait téméraire d'ajouter foi à une assertion aussi invraisemblable, et complètement dénuée de preuves, M. Victorien Sardou s'en est servi dans *Paméla*, mais en se gardant bien d'y appuyer.

Ce n'est pas la première fois que l'on met la Montansier en pièce. Du reste, un grand nombre de nos Étoiles passées ont inspiré à nos dramaturges des ouvrages dont elles sont les héroïnes. Tragédiennes, comédiennes, cantatrices, après avoir triomphé dans tant de rôles et d'emplois, ont triomphé à leur tour pour leur propre compte, réincarnées en celles qui leur succédaient dans la faveur du public. Même quelques-unes ne faisaient pas naître qu'un seul ouvrage. Avant *La Montansier*, de MM. Joffrin-Ibels, de Flers et de Caillavet, il y eut une *Mademoiselle Montansier*, un acte de Bayard et Gabriel qui ne mérite guère que l'on s'y arrête. Et je suis à peu près sûr que les auteurs actuels n'ont pas lu plus que moi cet acte tombé dans le désert de l'oubli.

Je ne pense pas que l'on connaisse davantage : *Un Bal chez la Guimard*, vaudeville en un acte, de Dallard (Fontcarel) ; *La Guimard*, un acte de Durantin ; *La Camargo*, trois actes de Dupeuty et Fontan ; *La Champmeslé*, deux actes d'Ancelot et Paul Duport ; *La Dugazon*, un acte de Scribe et du même Duport ; *La Lescombat*, drame en cinq actes d'Alphonse Brot et Antony Béraud ; *La Maupin*, un acte de Labie et J. Augier ; *Les Trois Maupins*, comédie en cinq actes de Scribe et Henri Boisseaux ; *Madame Favart*, vaudeville en trois actes de Michel Masson et Saintine ; *Madame Favart*, un acte de Moreau et Dumollard ; *Mademoiselle Clairon*, deux actes de Mélesville Carmouche et De Courcy ; *Mademoiselle Dangeville*, un acte de Livry et de Villeneuve ; *Mademoiselle Déjazet au Sérail*, un acte de Bayard et de Lurieu ; *Mademoiselle Desgarcins*, un acte de Vanderbuch et Mar. Aycard ; *Mademoiselle Gaussin*, un acte de Chazet ; *Mademoiselle Lange*, un acte de Jacques Arago ; *Mademoiselle Sallé*, deux actes de Bayard, Dumanoir et Saintine ; *Sophie Arnould*, trois actes de Barré, Radet et Desfontaines ; *Sophie Arnould*, trois actes de Dumanoir, De Leuven et de Forges...

Toutes ces pièces sont antérieures à 1860. De ce passé, un seul ouvrage demeure, ayant pour héroïne une grande comédienne. C'est l'*Adrienne Lecouvreur*, de Scribe et Legouvé, cet émouvant drame en cinq actes où Rachel trouva peut-être sa plus belle création, certainement son rôle le plus complet. Je me souviens d'avoir entendu deux de ses contemporains causer sur ce sujet. C'étaient un vieux peintre nommé Ravergie, habitué du Foyer de la Comédie, et un ancien directeur du Grand Théâtre et des Célestins de Lyon, le père Derblay, comme l'appelaient ses amis avec une familiarité respectueuse. — Rachel, disait celui-ci, nulle femme n'a porté comme elle le péplum. — Et la poudre ? ripostait véhémentement Ravergie, et la grande robe de cour Louis XV ? Qui donc jouera comme elle *Adrienne Lecouvreur* ? Quelle douceur ! quelle tendresse ! quelle émotion ! Ce n'était plus l'impétueuse Camille, ni la Phèdre consumée de passion et abîmée de honte, ni la terrible et vindicative Hermione. C'était une amoureuse fidèle, dévouée, prête à tous les sacrifices, pourvu qu'on ne lui demandât pas de renoncer à son amour. Jamais elle n'a joué cette pièce sans entraîner tout le public avec elle, et lui faire partager son désespoir et ses souffrances à ce point qu'elle me disait, à moi qui vous parle : — J'ai moins de mérite qu'on ne croit à pleurer si bien ; c'est le public qui m'y aide, car au moment pathétique, je le vois pleurer lui-même de si bon cœur que je n'y puis résister : l'exemple me gagne et les larmes me viennent toutes seules !

Mlle George.

Nous connaissons davantage les ouvrages postérieurs à 1860. Pour être moins nombreux, ils offrent tout autant d'intérêt. Sans nous arrêter à *La Fille de Madame Angot*, où Desclauzas nous montra en 1873 une si joyeuse Mlle Lange, qui n'était cependant pas l'héroïne principale de la célèbre pièce, venons à la première en date : *Mademoiselle Gaussin*, comédie en un acte de MM. A. Tranchant et L. Dangeau, qui fut donnée le 26 avril 1874 à la Porte Saint-Martin. Elle vaut seulement d'être mentionnée, comme aussi *L'Ombre de Déjazet*, prologue en vers de Paul Delair, pour l'ouverture du Troisième-Théâtre-Français de feu Ballande, qui eut lieu le 28 octobre 1876.

Mais en 1870 parurent, pour ainsi dire simultanément : *Madame Favart*, opérette en trois actes de Chivot et Duru, musique d'Offenbach, dont la première eut lieu aux Folies-Dramatiques le 28 octobre, et *La Camargo*, opérette en trois actes également de Vanloo et Leterrier, musique de Charles Lecocq, donnée le 20 novembre à la Renaissance. De *La Camargo*, n'est pas resté un souvenir bien vivace, mais *Madame Favart*, est un charmant petit ouvrage, au livret aussi pimpant qu'aimable, à la musique alerte, vive, pleine de ces trouvailles mélodiques dont Offenbach avait le secret. Et puis, Madame Favart, c'était Mme Simon-Girard, si verveuse, si vaillante, à la voix si agile et si étendue, qui prêta à son personnage un charme de jeunesse et de grâce vraiment inoubliable. Et de fait, *Madame Favart* a été reprise plusieurs fois, toujours avec succès.

Suivit *La Clairon*, autre opérette en trois actes, de MM. Gaston Marot, Edouard Philippe et Elie Frébault, musique de Jacobi, qui tomba à plat à la Renaissance, le 7 novembre 1883. On peut citer ensuite un petit acte donné à Lyon, au Casino des Arts, en 1888, et intitulé *Sarah Bernhardt jouera ce soir* ; puis une *Sarah Bernhardt en voyage*, datée de 1900, et enfin, de 1900 aussi, *Mademoiselle Georges*, opérette en quatre actes de MM. Pierre Véber et Victor de Cottens, musique de M. Louis Varney, que créèrent aux Variétés Mmes Simon-Girard et Lavallière, MM. Brasseur, Baron, Guy, André Simon... et Noblet ! oui Noblet, transformé en jeune premier d'opérette, et chantant la romance avec une absence de voix tout à fait spirituelle.

Bientôt sans doute, *La Montansier* s'ajoutera à cette liste déjà longue.

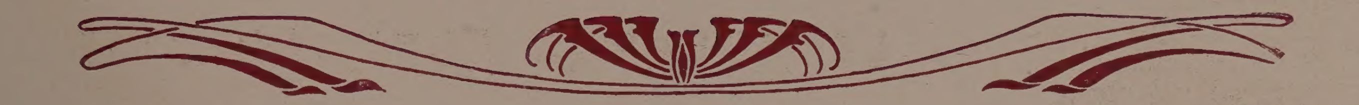
Théodore MASSIAC.



Mme Favart.



Mlle Dugazon.



# Le Théâtre en Province et à l'Étranger

De BRUXELLES. — *Le Roi Arthus.* — Les publications dont la périodicité est obligatoirement espacée, semblent retardataires pour rendre compte d'œuvres qui sont souvent déjà remplacées sur les affiches et sur les scènes par d'autres œuvres, lesquelles ont déjà cédé leur rang à des suivantes. Mais quand il s'agit de drames lyriques comme le *Roi Arthus* qui, joué il y a un mois, demeurera de longues années au répertoire, on comprend que l'actualité de la *Revue Théâtrale* n'est point en faute.

C'est au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles qu'a été donnée la première représentation de cette œuvre, comme d'ailleurs, de ses aînées *Sigurd, Salammbô, L'Étranger*. Sans égaler, par la splendeur de l'inspiration ni par la nouveauté de la réalisation, ces drames augustes, le *Roi Arthus*, moins magnifique que *Fervaal* est plus intéressant que l'*Ouragan*, par exemple; les personnages moins audacieusement nobles que ceux de Vincent d'Indy, sont sensiblement supérieurs à ceux de M. Alfred Bruneau.

Cl. Klary.

*Le Roi Arthus.*

Les deux héros d'amour du drame Lancelot et Guinèvre, font penser à Tristan et à Isolde ; mais leur passion ne constitue point le sujet du livret ni la matière de la musique, comme dans le duo en trois actes qu'est le drame de Richard Wagner. Au contraire, le roi Arthus est un roi Marke qui développe en trois actes la douleur d'être trahi, que son prédécesseur exprimait en vingt-cinq déjà longues minutes. Dans *Tristan*, l'amour s'affirme supérieur à toutes les choses du ciel et de la terre, y compris les liens de l'hymen, la religion et l'amitié ; dans le *Roi Arthus*, c'est la fidélité conjugale, la loyauté affectueuse, le respect du serment qui, malgré les actes des personnages, sont proclamés les sentiments hautement dominateurs et dignes de l'admiration. Dans *Tristan*, l'amour est vainqueur de l'honneur ; dans le *Roi Arthus*, c'est le devoir qui veut triompher, comme s'il y avait là de la musique cornélienne. Si l'on voulait pousser la comparaison jusque dans un sens ethnologique et générique, on y trouverait prétexte à métaphores entre germanismes et latinités.

Ces différences se rencontrent aussi dans la partition. Il est certain que *Tristan*, quoi qu'on en dise, oui, et même quoi qu'on en écrive, n'est qu'une vaste symphonie d'amour, et que Wagner y a sacrifié les voix; notre défunt grand ami Charles Lamoureux en jugeait ainsi, car, dans les exécutions qu'il en donna et que l'on avait appelées des représentations-modèles, il semblait affirmer que les rôles de Tristan et d'Isolde chantaient bien plus victorieusement dans les instruments de l'orchestre que dans le cœur et la voix des personnages mêmes, et il sacrifiait un peu les rôles chantés aux rôles joués. Dans le *Roi Arthus*, Ernest Chausson s'est défié de la surcharge instrumentale ; et le chef d'orchestre du Théâtre de la Monnaie, M. Silvain Dupuis a compris admirablement cette crainte, puisqu'il a, dans le rendement de son exécution, mis en valeur toutes les intentions symphoniques et fait chanter tous les motifs mélodiques, sans jamais vouloir que l'instrumentalité écrasât les voix ou même parût ambitionner de les éteindre, et puisqu'il a réservé l'élan de sa noble phalange de musiciens pour les préludes et les interludes.

Vraiment, il y a eu un élégant courage pour Ernest Chausson à vouloir que le héros de la vertu, le chevalier de l'idéal honneur, ne fut point le ténor de tous les opéras. C'est aller un peu loin que conférer une mission sociale au sganarelle sublimisé, mais il est très louable d'en avoir fait un généreux baryton.

Certes, il faut regretter que les compositeurs ne fassent pas retoucher leurs livrets par des poètes. Richard Wagner fut un grand poète et un prodigieux musicien ; Ernest Chausson fut seulement un excellent compositeur.

Nous reste-t-il de la place pour célébrer le duo du second tableau du premier acte et l'évocation de la tempétueuse bataille au troisième acte ; et la désolation douloureuse du pathétique suicide de cette Guinèvre qui s'étrangle avec les nattes mortelles de sa chevelure ; et les adieux du roi à son épée héroïque et à son bouclier? Tout cela n'est pas sans honorer musicalement l'école française.

Et ce qui honorerait moralement la même école française,

Cl. Klary.



*Le Roi Arthus.*

Cl. Klary.



*Le Roi Arthus.*

ce serait l'expression de la reconnaissance des gens de chez nous pour d'affectueux et dévoués et lucides artistes comme MM. Maurice Kufferath, Guillaume Guidé, Silvain-Dupuis, Fritz Rotiers, Dubosq, De Beer, Fernand Knopf, et autres qui, aidés de bons chanteurs comme MM. Dalmorès et Albert et Mme Paquot d'Assy, ont réalisé le *Roi Arthus* à Bruxelles.

Notre collaborateur George Vanor nous a envoyé de Liverpool ces curieux documents sur une attraction saisissante la " Staley's Novelly Transformation. "

Ce truc, c'est le décor-Fregoli, c'est-à-dire, Fregoli fait décor, car la scène change aussi vite d'accessoires que cet artiste de costumes.

Au lever du rideau, les spectateurs aperçoivent un atelier de tonnellerie avec des amoncellements de barriques, des douves, cercles, forges, établis, enclumes, etc., etc. Et trois artistes, en tenue de travail, exécutent des airs variés sur les accessoires devenus des instruments. Un coup de sifflet, une extinction de lumière qui dure deux secondes au maximum, et les mêmes artistes apparaissent, en toilette de soirée, dans un salon modern-style. Solo de violon avec accompagnement de piano, et danses capiteuses. Puis, sur un autre signal et une momentanée obscurité, nous nous retrouvons avec les mêmes artistes, en costumes de travail, dans l'atelier du tonnelier.

On peut dire que ce truc est d'un joli tonneau. Il suffit, pour l'obtenir, de tirer sur une seule corde, qui met en mouvement 358 poulies.

Nous donnons ici le portrait de Miss Ada Cresser, adorable mime transwaalienne, qui exécute délicieusement le chant, la danse et les transformations.

De LILLE. — Le nouveau Théâtre municipal a bien ouvert ses portes à la date annoncée.

Cl. Klary.



*Le Roi Arthus.*

La salle est assez coquette, son acoustique semble satisfaisante; il y a bien certains points qu'on pourrait critiquer, mais il faut tenir compte de l'obligation qui a été imposée à l'architecte de construire une salle de théâtre provisoire, pouvant, au besoin, être transformée en cirque.

La troupe lyrique a débuté dans *Lakmé*, *Manon* et *Faust*. M. Cormetty, le ténor, a une voix moins agréable dans le registre élevé que dans le médium, mais il ne manque point de talent, et il a de l'expérience. Mme Courtenay, en représentations, a trouvé beaucoup de succès. Par contre, les soirées annoncées par la troupe de comédie, n'ont pas été suffisantes pour qu'on insiste à leur sujet.

Le *Kursaal* a joué, dans de bonnes conditions, *Les Saltimbanques*, de Maurice Ordonneau et Louis Ganne. — Mlle Mariette Sully, de passage, a représenté, avec beaucoup d'agrément : *Véronique* et *La Princesse Bébé*.

Cl. Victorin, art. Studio.



Mlle Ada Cresser.

Lille a aussi fêté Berlioz. Le centenaire du maître magnifique a provoqué une grande solennité musicale dont le détail fut assuré par M. Maquet, dirigeant un ensemble de 350 exécutants.

Le programme indiquait plusieurs fragments de *L'Enfance du Christ*, dans *Le Chœur des Bergers*, qui se trouva interprété exquisement par les chœurs et un bel artiste, M. Cazeneuve ; *La Captive*, mélodie douée d'un charme si capricieux, si original, chantée par Mlle Marcella Prégi. Des parties de *La Damnation* : l'« Air des roses », détaillé non sans prétention, par un élève du Conservatoire de Paris, M. Ananian ; le « Ballet des Sylphes » ; l'« Invocation à la Nature », que M. Cazeneuve dut bisser.

Mais la partie importante du festival fut surtout l'exécution de la grande messe de *Requiem*, dont le « *Dies iræ* », en entier, et l'Offertoire. Cette manifestation a produit une émotion très sincère et très considérable. Nulle œuvre musicale n'est peut-être susceptible de saisir aussi puissamment le cœur et l'esprit.

M. George Vanor a donné à Bruxelles, durant la dernière semaine de décembre et la première semaine de janvier, six conférences au Théâtre Royal du Parc. Quoiqu'il nous soit assez difficile de célébrer ici un écrivain qui collabore à la *Revue Théâtrale*, nous sommes mieux à l'aise pour dire que, comme orateur, les chroniqueurs bruxellois ne lui ont pas dédié des comptes rendus, mais des hymnes. Jamais aucun conférencier n'a rallié sur son nom et sur son talent pareille unanimité d'enthousiasmes. On peut relire les chroniques qui commentèrent sa conférence sur *l'Andromaque* de Racine, qui narrèrent l'impression produite par la *Théorie du Baiser*, et qui s'extasièrent après son évocation des *Musiques tendres de jadis* précédant l'audition de l'enivrant ténor Edmond Clément. Nous avons sous les yeux les articles de *L'Indépendance Belge*, de *L'Éventail*, du *Soir*, de la *Chronique*, de la *Réforme*, du *Journal de Bruxelles*, etc., et tous vantent cette manière de George Vanor de présenter ses dissertations comme on offre un bouquet, un drageoir, un écrin ; et, effectivement, il semble tendre à ses auditrices des fleurs, des bonbons et des bijoux. C'est de l'art oratoire unique aujourd'hui. Bruxelles proclame cette vérité après Paris, Berlin et Milan ; d'autres cités favorisées le diront encore.

Nous publierons dans notre prochain numéro, le compte-rendu de la première représentation de la *Belle au bois dormant*, qui a obtenu le plus grand succès au Théâtre Royal de la Monnaie. Nous reproduirons avec ce compte rendu un portrait de Mme Bréjean-Silver, dans le rôle d'Aurore et les quatre apothéoses de cette féerie lyrique.

*Le Gérant :* Charles RICHARD.

DEMANDEZ PARTOUT le NOUVEAU Papier Citrate **JOUGLA** à 70c LA POCHETTE *C'est le Meilleur*




Exposition de 1900 : Grand Prix




**BOUTEILLES & BOUCHONS**

*Établissement fondé en 1795*

**ÉDARD**

ÉDARD & MELIN

CH. BARREZ, Succr.

| PARIS | LONDRES |
|---|---|
| *26, 28, Rue du Dragon* | *37, Crutched Friars* |

SEUL DÉPOT

Des Verreries de VAUXROT (Aisne); de LOURCHES (Nord), et d'ARQUES (P.-de-C.)

CAPSULES MÉTALLIQUES

de la Maison MEYNIEU ET Ce, BORDEAUX

*Seul Agent à Paris*

TÉLÉPHONE 702-39 — Adresse télég. : TRADOB

# CHATEL-GUYON

"LA CAPITALE DU VENTRE"

Saison du 15 Mai au 15 Octobre

Son Eau de GUBLER — Ses COMPRIMÉS laxatifs

Ses PASTILLES digestives — Ses SONDES intestinales

**Fleurs naturelles de LION Fleurs**

les plus appréciées pour les Couronnes et Fleurs de deuil.

Couronnes de Luxe — Grand modèle d'Art nouveau depuis 20 fr.

Coussins et Croix — Violettes, Pensées, Parmes et Orchidées depuis 30 fr.

LIVRAISONS IMMÉDIATES

LION FLEURS, 2 et 19, *Boulevard de la Madeleine.*

Téléphone 247-25



Photographie

***Cautin & Berger***

Attitrée des Gens du Monde et des Artistes

*Poses extrêmement soignées*

*Poses de théâtre*

AGRANDISSEMENTS

Reproduction de Scènes

*Procédés tout à fait spéciaux*

HOTEL PRIVÉ

*62, Rue Caumartin, 62*

Médaille d'Or à l'Exposition de 1900

Maison **LE BLANC GRANGER**

18, Boulevard Magenta

*(près la Place de la République)*

PARIS

OBJETS D'ART, ARMES, ARMURES

GILETS SECRETS, PANOPLIES

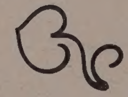
# R. GUTPERLE

SUCCESSEUR

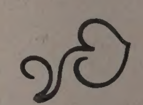
PARURES POUR BALS ET SOIRÉES, THÉATRES, BIJOUX, ARMES

Cottes de mailles, Ceinturonnerie, Escarcelles, etc.

*Fournisseur de l'Opéra, de la Comédie-Française et des principaux théâtres étrangers*



MÉDAILLE D'OR EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889
18 Médailles Or, Platine et Argent
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900
Hors concours, Membre du Jury



Adresse télégraphique : RIGPERLÉ, PARIS — Téléphone : 256-47

# "CONSULTEZ VOTRE DOCTEUR"

## LE VIN VOGUET

Combat énergiquement le mal de mer, le soulage avec efficacité.

Il fortifie les cordes vocales; rend la voix souple et claire.

Son usage, même prolongé, ne provoque ni trouble gastro-intestinal, ni constipation.

Exiger L'ÉTIQUETTE avec deux moines.

PROVINCE. — Ajouter 85 centimes pour colis postal 1, 3, 6 bouteilles.

44, Bould Haussmann, PARIS




## PASTILLE VOGUET

Quino-Phosphatée

Est l'extrait du VIN VOGUET

Tonique, Fortifiante

La Boîte : 2 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 16 fr. 50

LA PASTILLE ANTI-DIABÉTIQUE VOGUET

La Boîte : 3 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 22 fr. 50

Ces médicaments sont exempts de tout alcool.

DÉPOT DU CARDINAL-QUINQUINA

44, Bould Haussmann, PARIS

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)

REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES
PROCÉDÉ DES TROIS COULEURS. — PROGRAMMES POUR CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES. — ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES. — ALBUMS. — CATALOGUES.